

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

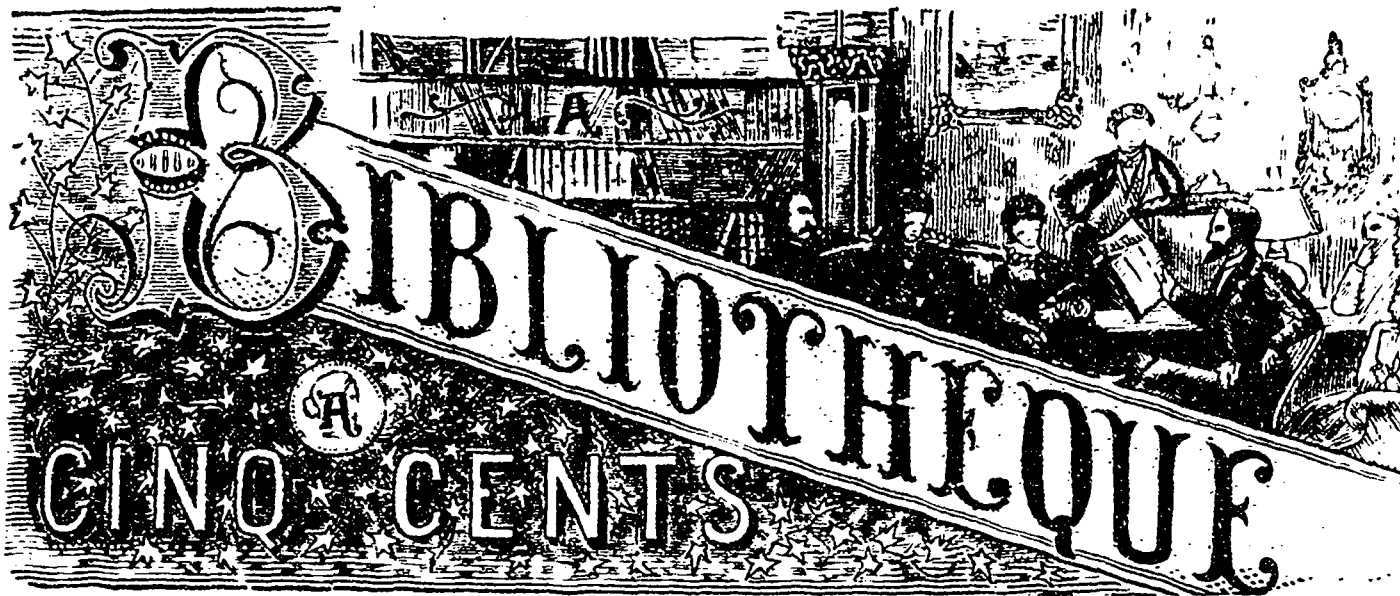
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ✓ | | |



Publiée par POZIERE, LAMETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 2 SEPTEMBRE 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 22

LE PECHEUR DE PERLES



Lâche canaille, qui vous a permis d'en valir le gîte d'honnêtes boucaniers ! dit d'une voix rauque un nouveau personnage qui apparut hors d'un fourré et s'avança vers le commandeur.

LE PÊCHEUR DE PERLES

Par EMMANUEL GONZALÈS

I

JOAQUIN REQUIEM

A l'époque où se passèrent les événements singuliers qui forment le fond de ce drame, le monde maritime offrait un spectacle peut-être unique dans ses annales. Le célèbre *balai de Hollande* n'avait pas encore nettoyé les mers de tout rival. La marine anglaise s'ébauchait sur le chantier. La noblesse de France ne voyait dans ses colonies que de vils comptoirs où les cadets de Gascogne pouvaient seuls aller compromettre leur blason. C'est alors que les Espagnols, maîtres des Indes, purent lester leurs galions de lingots d'or et d'argent. Ils avaient exterminé ou soumis les Indiens, et relégué les plus indomptables au fond des bois, loin de leurs carbetts incendiés, et ces malheureux nichaient leurs cabanes à la cime des mangliers. Les plus dociles travaillaient aux mines et aux pêcheries de perles pour le compte de l'Espagne. L'inquisition de Madrid régnait sur cent villes dans les riches contrées de l'Amérique du Sud et des Antilles. Chaque port contenait, lors du début de cette histoire, des flottes de vaisseaux marchands richement chargés pour la Péninsule.

Pourtant depuis plusieurs mois tous ces navires dormaient honteusement à l'ancre sans oser s'aventurer en mer. Chose étrange ! l'orgueilleuse et puissante Espagne avait peur de quelques centaines de pirates déguenillés, vautours de la mer Caraïbe qui avaient choisi pour observatoire un rocher de seize lieues de tour, l'île de la Tortue.

La pêcherie de perles où eurent lieu les premières scènes de ce récit s'appelait la Rancheria. Elle était située sur la côte orientale de l'île espagnole, qui fut depuis Saint-Domingue, et elle offrait un coup d'œil ravissant. La nature vigoureuse des Antilles y laissait éclater toute sa luxuriante splendeur. Les flots d'un bleu foncé venaient mourir sur la plage avec ce grondement harmonieux et monotone qui berce la pensée.

Le *Hatto* ou maison de plaisance du commandeur don Ramon Carral, se détachait gracieusement sur ce paysage vierge avec ses pignons pointus et ses balcons moresques. Il était flanqué, en guise de tourelles, de quatre kiosques peints et tout empanachés de plantes grimpantes qui montaient jusqu'au toit, laissaient pendre leurs brindelles vertes au dehors et venaient s'enrouler le long des appuis des fenêtres comme les festons d'une broderie. Derrière le *hatto* s'ouvrait un bois d'orangers, de papayers et de bananiers, beaux arbres étoilés de fruits d'or et de fleurs pourprées qui couvraient une colline entière. La maison était pour ainsi dire adossée à ce paravent fleuri.

Pourtant une tristesse vague assombrissait le front d'une jeune fille qui, vers la fin d'une belle nuit de mai, se promenait nonchalamment sur le balcon du *hatto*, suivie d'une négresse. Cette enfant, dont la démarche avait la grâce onduleuse particulière aux créoles, était la reine de la Rancheria, dona Carmen de Zaratès. Au bout de quelques minutes, elle se sentit fatiguée et s'accouda au balcon, attendant les préparatifs de la pêche des perles, qui commence habituellement à six heures du matin.

Dona Carmen avait dix-sept ans. Son beau visage annonçait une âme candide, loyale et résolue. Vive, impétueuse par moments, mais essentiellement bonne, elle rachetait toujours par le charme d'un sourire et d'une bonne parole, l'ordre ou le reproche trop impérieux qui avait pu lui échapper. Sa beauté contrastait vivement par des nuances toutes septentrionales avec les visages noirs, dorés ou tatoués qui l'environnaient d'ordinaire. Dona Carmen avait hérité de sa mère, flamande, de Bruges, une de ces figures mélancoliques, pâles

au repos, mais que la moindre impression colore des teintes du plus vif incarnat. Alors, cette resplendissante fraîcheur écrasait toute toilette, et une fleur paraît dona Carmen mieux qu'une rivière de diamants.

Le matin dont nous parlons, les boucles de ses cheveux châtain, sans poudre, tombaient en s'ébouriffant sur ses épaules. Ses grands yeux noirs, aux cils de velours, étaient fixés sur la mer et attestaient par leur éclat l'énergie de son âme, comme parfois leur expression souriante et douce révélait son exquise bonté. C'était une beauté digne du cadre qui l'entourait.

La nuit finissait. Les fleurs ouvraient leurs corolles aux insectes réveillés. Dans le lointain, les forêts et les collines sortaient de l'ombre, puis se dégageaient de leurs perspectives confuses et infinies pour reprendre leurs véritables proportions. Cette fraîche clarté de l'aube, dans laquelle les étoiles viennent de s'éteindre et que ne dore pas encore le soleil, faisait jaillir un éblouissant paysage, à chaque seconde plus distinct.

Dona Carmen semblait absorbée par la vue de ce sublime horizon, quand elle entendit une voix qui lui était trop connue dire brusquement derrière elle :

— Déjà levée, *senorita* ?

Elle se retourna vivement et aperçut le visage dur et ironique du commandeur don Ramon Carral.

C'était un homme petit, maigre, mais nerveux. Ses lèvres pincées, ses yeux fauves aux paupières rougies, la courbure exagérée de son nez, tout en lui décelait un esprit cupide et implacable. Cousin et associé du frère de dona Carmen, il comptait épouser la jeune héritière de Rancheria, et devenir ainsi seul maître de cette magnifique pêcherie. Habitué au commandement, et de plus, considérant toujours cette charmante fille comme un enfant, il la traitait d'une façon impérieuse. Dona Carmen avait jusqu'alors supporté cette tyrannie par respect pour la mémoire de son père ; mais cette fois, troublée par le ton grossier de cet homme, elle sentit son cœur se révolter.

— Je veux aujourd'hui assister à la pêche, répondit-elle froidement. Puisque c'est le seul plaisir qui puisse nous distraire dans cette solitude, permettez-moi d'en jouir. Vous m'avez déjà interdit les promenades dans le bois, sous prétexte de mille dangers imaginaires, depuis les serpents jusqu'aux *ladrones*. Je suis prisonnière chez moi. Cela doit vous suffire !

Don Ramon dissimula un mouvement d'impatience et répliqua d'une voix sèche :

— Voudrais-je vous priver d'un plaisir, Carmen ! Mais vous savez que votre vue encourage les pêcheurs à gages et les esclaves à négliger leur devoir. Ils comptent sur votre indulgence.

— Je suis juste, *senor*, et je méprise les cruautés inutiles. Voilà tout. Ces pauvres gens sont des créatures de Dieu.

Don Ramon porta alors à ses lèvres le sifflet d'argent qui pendait sur sa poitrine au bout d'une chaîne, et en tira un son aigu et prolongé. Une foule d'esclaves, d'Indiens et de pêcheurs sortit aussitôt des ajoupas, huttes grossières qui s'étendaient comme un ruban le long du rivage. La plage déserte fut bientôt animée par leur marche, leurs cris et leurs chants joyeux. En passant sous le balcon, ils s'inclinèrent respectueusement. Dona Carmen, que le commandeur observait, répondit par un demi-sourire à ces témoignages d'affection ; mais elle resta pensive.

Les pêcheurs détachèrent leurs canots à six rames et tous vinrent se grouper autour de la capitana, ou grande barque perlière. Un seul canot n'avait pas encore quitté le rivage ; les rameurs, immobiles, semblaient attendre. Don Carral leur fit signe de se hâter. Alors ils crièrent de toutes leurs forces :

— Joaquin ! Joaquin !

Rien ne répondit à cet appel.

Le commandeur frappa du pied avec colère et siffa de nouveau. Cette fois, on vit paraître sur le seuil du dernier ajoupa un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, en caleçon de coutil rayé, bras et poitrine nus, les cheveux ras sous un

vaste chapeau de paille rejeté en arrière. Sa taille moyenne, mais bien prise, annonçait une force et une souplesse peu communes. Ses lèvres un peu saillantes laissaient deviner en s'ouvrant des dents magnifiques. Ses yeux bleus et doux étaient dominés par un large front qui semblait défier la sorvitude.

—Ah ! dit le commandeur, dont les épais sourcils se contractèrent, c'est encore ce fainéant de Joaquin qui est en retard ! Mais ce reproche ne fut pas entendu de dona Carmen, dont le visage était devenu moins sombre à la vue du jeune pêcheur.

Joaquin, dont la figure était pâle et soucieuse, s'avança lentement. Il s'inclina comme les autres sous le balcon, et s'arrêta à la voix de don Ramon, qui lui cria :

—Attends ! j'ai à te parler.

Et il ajouta entre ses dents, le digne commandeur. Cette désobéissance mérite une punition exemplaire !

Mais Carmen l'interrompit aussitôt, en lui disant avec vivacité :

—Pardonnez-lui, cousin ! Ecoutez, je veux depuis longtemps vous demander cette grâce. C'est un terrible métier que celui de Joaquin, n'est-ce pas ?

—Eh bien ? dit don Carral.

—Eh bien ! attachez-le au service de la maison. ce sera un bon serviteur.

Le commandeur haussa les épaules.

—J'oubliais en effet, répondit-il, que Joaquin est votre protégé et que ce métier d'esclave le déshonore. Où donc avais-je la tête ! Allons ! il s'agit de lui trouver quelque fonction plus noble et plus galante, celle de page ou d'écuyer de dona Carmen de Zarates, par exemple, ajouta-t-il en éclatant de rire.

—Que signifie cette sottise plaisanterie ? demanda la jeune fille avec hauteur.

—Oui dà ! dit don Ramon, tandis que sa figure basanée reprenait le caractère sérieux qui lui était habituel, — cela signifie que vous êtes fort imprudente de me demander à moi une pareille grâce. Je vous conseille d'oublier ce damoiseau, qui est trop souvent présent à votre pensée, ma mie. C'est ainsi qu'on enhardit l'insolence naturelle de cette espèce.

—Mon cousin, vos paroles m'offensent, répondit Carmen, surprise au dernier point d'avoir encouru un pareil reproche. N'est-ce pas vous-même qui m'avez vanté la docilité et le dévouement de Joaquin ?

—J'ai eu tort, répliqua le commandeur. Oui, autrefois c'était un de nos meilleurs pêcheurs. Mais depuis quelque temps il a bien changé. Son audace seule s'est accrue. Vous le savez aussi bien que moi !

—Je le sais aussi bien que vous ? répondit machinalement Carmen.

—Oui, dit avec force don Ramon. L'autre soir, quand nous causions sous les papayers et que vous laissâtes tomber votre chasse-mouches, qui donc l'a ramassé au moment où je me baisais moi-même...

—C'était donc lui ! interrompit Carmen. Je n'y avais pas fait attention... Mais, grâce à vous, je pourrai lui en savoir gré !

—Très bien, continua le commandeur, dont la voix s'altérait malgré lui. Mais avant hier, quand vous avez désiré vous promener en mer, à la lueur des étoiles, comment se fait-il que nous ayons eu Joaquin pour ramour dans un canot qui n'est pas le sien, tandis que Gongora, le batelier d'office, s'enivrait dans son njoupa.

—Quoi ! s'écria Carmen, ce morne et silencieux rameur qui nous a si bien conduits, c'était Joaquin ! je ne l'ai pas reconnu, autrement je lui aurais parlé.

Don Ramon se mordit les lèvres d'impatience, car on ne pouvait se méprendre à l'accent naïf de la jeune fille, qui du reste regardait le mensonge comme le plus horrible des péchés. Néanmoins il tenta un dernier effort et lui dit :

—Mais au moins pourrez-vous m'apprendre quel est le galant qui attache chaque matin des bouquets de fleurs à la grille du balcon ?

—Serait-ce encore ce pauvre Joaquin qui s'est rendu coupable de ce grand crime ? demanda Carmen en riant. Et moi qui rêvais quelque mystérieux inconnu, accouru tout exprès pour moi à la Rancheria, et qui, même dans mes jours de raison, vous faisiez honneur de cette galanterie, à vous don Ramon Carral ! Avouez, mon cousin, qu'il y a de la modestie à me révéler ainsi un rival !

Don Ramon comprit, en entendant ce persiflage, qu'il s'était jeté dans une mauvaise voie, et qu'il ne faisait qu'éveiller naïvement dans le cœur de dona Carmen des pensées qui y dormaient encore.

—Sérieusement, mon cousin, êtes-vous jaloux de ce pauvre pêcheur ? reprit Carmen avec calme.

—Non, répondit vivement le commandeur. Mais ne voyez-vous pas que c'est votre bonté qui encourage ces imprudentes hardiesses. Nieriez-vous que le regard de ce pauvre pêcheur, comme vous dites, vous cherche partout et s'anime en vous apercevant ?

En même temps il fit signe à Joaquin de rejoindre ses camarades.

Dona Carmen demoura un instant interdite et rêveuse ; mais la fierté de son caractère ne tarda pas à reprendre le dessus, et elle dit à son cousin, avec dignité :

—En voilà assez sur ce sujet, don Ramon. Je veux bien regarder d'étrange jalousie comme une plaisanterie et non comme une offense. D'ailleurs, rassurez-vous. Joaquin m'aime comme un frère. Il a joué, enfant, avec moi qui étais une enfant ; obéissant à mes volontés, subissant mes caprices, triste quand je pleurais, gai quand je riais, mécontent de lui-même quand je le boudais. Ce servage me l'a attaché. Lui, du moins, ajouta-t-elle avec un soupir, pense à moi ! mais ce n'est pas pour m'adresser des reproches ! mes fantaisies même sont des ordres pour lui.

Don Ramon Carral garda le silence, craignant de laisser éclater sa mauvaise humeur et de s'aliéner encore plus le cœur de sa belle fiancée.

Carmen, elle, regardait involontairement Joaquin, qui, debout sur sa barque, les bras croisés, écoutait, d'un air sombre, chanter ses compagnons. Elle songeait à ce que venait de lui dire le commandeur, car les femmes sont toujours un peu reconnaissantes de l'adoration, même la plus vulgaire, qu'elles inspirent, et des actions qui en sont le témoignage. Don Ramon, sans s'en douter, avait appris à sa cousine l'amour du pêcheur.

—Avez-vous encore beaucoup de griefs contre moi ? demanda-t-il enfin.

—N'est-ce pas vous qui avez forcé mon père à renvoyer cette bonne Adélaïde, ma gouvernante ? Elle m'aimait tant ! Deux fois elle m'a sauvé la vie dans mon enfance par un dévouement de mère.

—Ah ! cette française à moitié folle qui vous attristait l'esprit avec ses plaintes lugubres, et qui pleurait toujours en vous embrassant et en vous berçant sur ses genoux, parce que vous lui rappeliez son enfant resté en France ? Mais c'est un grand service que j'ai cru vous rendre alors, belle cousine, en l'exilant de Rancheria !

—Oui, parce qu'elle ne voulait pas se courber devant votre autorité !

—Eh bien ! elle est allée faire la grande dame chez les sibustiers ! Ceux-là l'auront peut-être accoutumée aux honneurs et aux respects ! Mais vous êtes injuste à mon égard, señorita. Votre père m'a confié votre bonheur, et, comme lui, je vous consille, parce que, comme lui, je vous aime. Et vous le savez, Carmen, c'est d'un amour sincère et dévoué !

Un sourire d'incrédulité plissa les lèvres roses de la jeune fille et l'arc délié de ses sourcils qui semblait tracé par un pinceau délicat.

—Ne profanez pas ce mot, don Ramon, répondit-elle ; l'amour, je le pense, doit rendre un homme juste, bon, loyal, et non pas dur, farouche et jaloux. Aimer, c'est rencontrer l'être sur lequel on peut fixer ce vague besoin de tendresse infinie

qui tourmento incessamment les nobles âmes ; c'est vivre dans un autre cœur, souffrir de ses douleurs, jouir de ses joies. L'amour est aveugle : il ne voit les défauts même de l'être aimé que pour les transformer en qualités ; pour lui donner le bonheur, il fait le sacrifice de ses propres desirs !

N'ai-je pas déjà pardonné à Joaquin, pour vous être agréable ? répliqua don Ramon. Que ne formez-vous un autre souhait à l'instant ! Je l'accomplirais de même.

Comme il disait ces mots, un cri plaintif et prolongé, semblable au vagissement douloureux d'un nouveau-né, parvint jusqu'à la *Rancheria*. Dona Carmen tressaillit, l'incarnat de ses joues se fana subitement, et elle s'appuya au bras du commandeur.

— Encore ce cri funèbre qui m'a réveillée en sursaut les deux nuits dernières ! murmura-t-elle.

— C'est un enfantillage, *senorita*, que de vous émouvoir ainsi des émissions d'un crocodile.

— J'ai beau me raisonner, mon cousin, je ne puis entendre ces sons étranges sans terreur. C'est une faiblesse de femme que je ne saurais vaincre.

— Nos pêcheurs assurent, cousin, qu'un de ces monstres, d'une grandeur extraordinaire, a choisi pour retraite la baie de la Bache, ici pres, derrière le Bois de Mangles.

— Dieu veuille que quelque hardi chasseur puisse bientôt nous en délivrer !

— Je prends Notre-Dame del Pilar à témoin que ce vœu sera exaucé, *senorita*, dit le commandeur d'une voix impassible. Mais vous êtes trop émue pour rester plus longtemps sur ce balcon. Appuyez-vous sur mon bras, et rentrons dans l'appartement.

Dona Carmen fit un geste de surprise à la vue d'un homme au visage bistre qui apparut dans le même instant à la porte de salon. C'était Eusebio Carral, frère du commandeur, prêtre renégat. Sous une révoltante hypocrisie, il dissimulait une haine profonde contre la religion et contre tous les cœurs généreux. L'affection profonde qu'il portait à don Ramon et qu'il cachait sous des formes rudes et sévères, était sa seule vertu.

— Vous voilà de retour du golfe des Honduras, mon frère ? dit le commandeur. Votre voyage au pays des Indiens *Grandes-Oreilles* a-t-il réussi ?

— Mon frère, nous avons failli être pris par les slibustiers à Granada, que leur capitaine Jean David a pillée avec quatre-vingts hommes seulement.

— A Granada ! répéta don Ramon d'une voix altérée, Granada qui est à quarante lieues de la mer, et que défendent plus de huit cents Espagnols armés ? C'est impossible !

— Rien ne leur est impossible, mon frère. Il faut que les démons les protègent. Nos compatriotes sont comme paralysés. Ces ladrones parcourent, sans être trahis, des distances incroyables. Ils apparaissent tout à coup là où on soupçonne le moins leur présence. La mitraille même semble impuissante contre eux. Ils marchent sous une pluie de balles comme sous une pluie de roses.

— Les boucaniers sont moins cruels. Pourtant le plus vaillant de tous a aussi juré haine à mort à tout Espagnol. C'est le fameux Léopard, qui, dit-on, chasse maintenant au port de la Paix.

— Si près de nous ! s'écria la jeune fille.

— N'effrayez pas notre cousine avec vos noirs récits, mon frère, dit le commandeur en se disposant à quitter le salon. La pêche doit être terminée ; je vais ordonner les préparatifs pour la chasse au crocodile, dont j'ai promis le spectacle à dona Carmen. Vous nous accompagnerez, mon frère.

Les pêcheurs et les esclaves arrivaient sur la plage, portant sur leurs épaules les sacs remplis d'huîtres à perles, et le visage joyeux, malgré leur fatigue.

Mais lorsque le capitaine les eut fait réunir et leur eut déclaré qu'ils eussent à se tenir prêts pour aller chasser le crocodile à la baie de la Bache, le silence remplaça cette bruyante confusion. En effet, cette chasse offrait beaucoup de dangers,

et les caimans étaient particulièrement redoutés des noirs et des Indiens. Dona Carmen remarqua seule la surprise de Joaquin et le sourire ironique qui se dessina au coin de ses lèvres.

Le cortège fut bientôt prêt. Don Ramon et Eusebio montèrent des chevaux magnifiquement harnachés. Deux esclaves portaient une espèce de palanquin pour dona Carmen ; mais elle préféra fuir le trajet en amazone. Suivant la coutume fastueuse et ridicule des créoles castillans de cette époque, quatre violons marchaient en tête de la troupe pour donner l'aubade au maître pendant le voyage. Mais cet orchestre intempestif ne tarda pas à être relégué à l'arrière-garde, car, pour arriver à la baie, il fallait traverser une forêt qui bordait le rivage, forêt composée de ces *mangles* qui croissent surtout dans les lieux que la mer inonde.

— Devons-nous donc nous frayer un chemin à travers ces arbres, s'écria dona Carmen à l'entrée du bois. C'est impossible. Voyez ceux-ci dont les branches sont si avancées dans la mer qu'il s'y est amassé des rochers d'huîtres.

— *Senora*, dit Joaquin, qui s'avança humblement lorsqu'il vit l'hésitation de la jeune fille, en traversant directement le bois, nous n'avons guère qu'un quart d'heure de marche, et je vous indiquerai un sentier que j'ai moi-même frayé. Mais il faut absolument mettre pied à terre.

— Qu'il en soit ainsi ! et ne perdons pas de temps, s'écria le commandeur.

Dona Carmen remercia le jeune homme par un doux sourire, et Joaquin se mit à marcher en avant, écartant, brisant de la main ou coupant avec sa machete les racines qui eussent fait trébucher la jeune fille, car les mangles ont leurs racines très élevées hors de terre et plus nombreuses que les branches. Plus d'une fois elle fut obligée d'appuyer sa petite main blanche sur l'épaule du pêcheur ou de se cramponner à son bras, car lui n'eût pas osé touché sa maîtresse. Une fois seulement il l'enleva de terre comme un oiseau, au-dessus d'un tronc noir et crevasé au fond duquel il avait cru voir s'agiter les écailles mobiles et luire les yeux fixes et jaunes d'un serpent.

Deux cris singuliers, qui avaient quelque chose de plaintif et de lugubre, attirèrent aussi l'attention de don Ramon et des chasseurs, mais ils ne purent découvrir d'où provenaient ces sons étranges. Était-ce du fond de la mer ou du haut des mangles ou du milieu de la troupe des esclaves ? C'est ce qu'ils ne purent découvrir.

Enfin ils arrivèrent tous sains et saufs à la baie, et dona Carmen remonta à cheval.

Cette petite baie était ceinte de grands rocs granitiques qui déchiraient le ciel bleu de leurs têtes chauves, calcinées par le soleil et droites comme des aiguilles. La plage de sable fin était trouée çà et là de grandes flaques d'eau verdâtre abandonnées par la mer ; c'étaient comme des lagunes peu profondes où le poisson abondait. A l'extrémité, une petite rivière venait se dégorger dans la mer.

— C'est ici, n'est-ce pas, la baie de la Bache ? demanda le commandeur.

— Oui, maître, répondit Gongora le batelier.

— Le caïman n'a pas mal choisi son baquet, reprit don Ramon en jetant autour de lui un coup d'œil satisfait ; mais le paresseux dort sans doute. Allons, il faut lui jouer une aubade pour le réveiller, à ce qu'il paraît.

— La bête est maligne. Notre présence lui fait peur, mais nous saurons bien l'attirer hors de son lit. Que deux noirs entrent dans l'eau et lui jettent des pierres pour la forcer à se montrer.

Les noirs reculèrent tous machinalement, tandis qu'une répugnance instinctive se trahissait sur leurs visages.

— Eh bien, dit don Ramon, dois-je répéter cet ordre ?

— Maître ! balbutia l'orateur de la troupe, Gongora, qui s'approcha respectueusement, son bonnet à la main ; s'il se cache, c'est inutile. Le caïman flaire les noirs comme baume, et les dévorera en deux secondes sans que ce déchet vous serve à rien.

—Que faire alors ?

—Si nous avions trouvé le monstre endormi sur le sable, continua Gongora, nous lui eussions lancé le harpon, et, pour peu que la pointe barbelée eût pénétré dans les chairs jusqu'à sept ou huit pouces de profondeur, il est probable que nous en serions venus à bout.

—Grand mérite ! interrompit Eusebio ; mais puisque nous ne l'avons pas trouvé endormi, bavard !

—Oui, maintenant qu'il est prévenu de notre visite, nous pouvons essayer l'autre moyen, le croc de bois, auquel nous attacherons un poumon de vache. Voilà un vrai morceau de caïman ! Dès que le glouton le sentira dans l'eau, il se pressera de venir l'avaler, et alors nous le tirerons à terre et nous l'assommerons à coups de levier.

—Bien parlé, Gongora, dit le commandeur. Allons ! il faut commencer tout de suite.

—Mais surtout du silence ! reprit le batelier. Pas de pierres, pas de bruit, car le malin s'éloignerait. Demandez plutôt à Joaquin Requiem, ça le connaît.

—Au fait, Joaquin Requiem est avec nous, et je l'oubliais, s'écria don Ramon. Pourquoi ne parles-tu pas ? demanda-t-il au jeune pêcheur ?

—Vous ne m'avez pas interrogé, maître, dit brièvement Joaquin.

—Un serviteur zélé prévient les désirs de son maître, observa Eusebio.

—Enfin, approuves-tu l'idée de Gongora ? reprit le commandeur. Je te chargerai de l'exécution.

—Bah ! j'approuve ce qu'il a dit du harpon, répondit le pêcheur ; car vous ne pouvez le lancer au hasard, et le caïman ne va pas s'amuser à montrer sa tête hors de l'eau pour vous servir de but.

—Fort bien ! Tu railles agréablement, mon garçon. Pas de harpon ! tu es pour le croc de bois, alors ?

—Encore moins, maître !

—Pourquoi cela ? demanda le commandeur en fronçant les sourcils.

—Parce que c'est fort dangereux, dit le pêcheur avec calme. On estime ce crocodile à seize pieds, et d'après cela, il peut être de force à résister et à entraîner les chasseurs dans la mer. Les mouvements de sa queue seraient terribles.

—Tu as donc peur, Joaquin ! s'écria don Ramon avec cet accent de mépris qui révolte le cœur.

—Peur ! répéta Joaquin d'une voix effarée, comme un homme qui doute si c'est bien à lui que l'insulte ose s'adresser. Peur !

—Peur ! murmura-t-il entre ses dents ; oh ! mais je suis fou ! Le maître ne peut outrager son serviteur.

Et il répondit comme s'il n'avait pas compris l'outrage :

—Pourquoi tenter Dieu en vain, señor don Ramon ? Si le caïman vous avait attaqué, à la bonne heure ; mais puisqu'il se tient tranquille, qu'il fait le mort, pourquoi aller le chercher et l'irriter dans sa retraite ?

Le commandeur l'avait écouté avec un air de stupéfaction.

—Je t'ai laissé parler, n'est-ce pas ? dit-il en cherchant à contenir sa colère ; maintenant, je ne te demande plus conseil. Je t'ordonne d'obéir, si tu n'es pas un poltron. Refuse, et chacun sera ici témoin que Joaquin Requiem a eu peur.

Une agitation singulière secoua les membres du pêcheur de perles. Dona Carmen le regardait avec surprise, ainsi que Gongora et le reste de la troupe. Une lutte violente remuait son cœur ; il hésitait toujours à répondre.

—J' ai promis à ma cousine, s'écria don Carral, que je la délivrerais des vagissements de ce monstre, et je veux tenir ma parole.

—C'est donc un désir de la senora ? dit Joaquin avec un accent de doux reproche. J'obéirai alors, mais je doute du succès.

Sans savoir pourquoi, dona Carmen se sentit émue de ces simples paroles.

Gongora tendit le croc de bois au jeune homme, qui s'avan-

ça dans la mer avec lenteur ; mais le croc, que sa main tremblante ne pouvait tenir immobile, agitait toujours la surface de l'eau.

Aussi ne vit-on pas les vagues jaillir en pluie d'écume sous les efforts du monstre pour saisir sa proie. S'il y avait là un crocodile, il ne bougea pas.

—Eh bien ! dit le pêcheur.

—Eh bien ! comment voudrais-tu l'attirer, avec un croc qui remue comme une girouette au vent ? répliqua Gongora.

—Veux-tu t'en charger ? demanda ironiquement Joaquin.

—Volontiers !

Au moment où Gongora prit en main le terrible instrument, un nouveau cri plaintif, semblable à ceux qui avaient surpris nos chasseurs dans le bois de mangles, sembla s'élever du fond des flots, et glaça de terreur l'âme des Indiens et des noirs.

Gongora ne fut pas plus heureux que Joaquin, et se retira avec dépit au bout d'une demi-heure d'inutile attente.

—Que vous avais-je dit, maître ! dit alors le pêcheur de perles avec un accent de triomphe.

—Tout ceci n'est pas naturel, observa don Ramon en s'adressant à son frère et à dona Carmen. A-t-on jamais vu un habile chasseur se réjouir de manquer de gibier !

Ecoutez, mon frère, répondit Eusebio en se penchant à l'oreille du commandeur. Avez-vous entendu ce cri mystérieux et surnaturel qui a épouvanté nos esclaves ?

—Oui, Eusebio.

—Je n'ai pas quitté des yeux, moi, le visage de Joaquin, et quoique ses lèvres n'aient pas remué à cet instant, mon frère, je jurerais que ce signal est parti de son gosier damné.

—Que voulez-vous dire ?

—Ignorez-vous donc, mon frère, qu'il est des caïmans appri-voisés, qui viennent, à un signal donné, recevoir les aliments qu'on leur présente, sans jamais blesser la main qui nourrit ? Les prêtres d'Égypte n'avaient-ils pas des crocodiles sacrés.

—Je crois vous comprendre, Eusebio.

—N'avez-vous pas vu, Ramon, près de la rivière Rouge, des enfants chevaucher sur cette étrange monture, sur de jeunes alligators lestes comme des lézards ?

—Je ne puis le nier : je l'ai vu.

—Eh bien ! mon frère, ce cri de Joaquin était un signal à coup sûr. Ce monstre que vous poursuivez le pêcheur veut le sauver.

—Vous êtes un homme merveilleux, Eusebio. Mais par quel moyen faire avouer à ce misérable sa déloyauté ou le forcer à changer sa résolution ? Un soupçon ne peut être allégué comme une preuve.

—Vous voulez un moyen, commandeur ? Ecoutez-moi, alors, car ce vil pêcheur résiste à votre autorité et vous brave. Il faut que cet orgueil révolté s'agenouille devant vous.

Il se mit alors à parler bas à don Ramon, dont le visage s'illumina aussitôt d'une joie cruelle, et il fit signe à Gongora de s'approcher :

—T'i crois donc qu'il faut renoncer à notre chasse ?

—Oui, maître ! le succès est impossible. Autrement Joaquin en serait venu à bout. Savez-vous ce que je l'ai vu faire un jour ?

—Raconte-le à voix haute. Cela fera plaisir à mon frère ou à ma cousine, et ce sera d'un bon exemple pour tous.

—Figurez-vous, reprit Gongora entouré par toute la troupe, qu'un beau matin, pendant la battue des taureaux, comme Joaquin levait sa tente, il sentit un crocodile qui la tirait tout doucement d'entre ses mains. Vous autres, vous vous seriez tous sauvés peut-être. Lui, voyant l'eau fort claire et la fosse peu profonde, il mit sa mancheta entre ses dents, et se laissa entraîner avec son pavillon. Une fois au fond, il foula aux pieds la bête pour la noyer, mais ne pouvant demeurer si longtemps sous l'eau, il finit par lui ouvrir le ventre d'un coup de mancheta, et se retira.

—Quel courage ! s'écria dona Carmen avec admiration.

—Et pourtant, toi aussi, mon brave chasseur, demanda froi-

dement don Ramon Carral à Joaquin, tu renonces à nous livrer le caïman qui habite cette baie.

—J'y renonce, répondit le jeune homme.

—Vous l'entendez, sonora, reprit le commandeur d'une voix tonnante. Eh bien ! moi, j'ai juré d'accomplir votre souhait, et de nouveau je vous promets ici la mort de ce monstre si effrayant.

Ce fut alors un grand silence, et les regards se fixèrent sur don Ramon Carral.

—J'ai trouvé un moyen de te faire avoir du cœur, mon garçon, dit-il à Joaquin avec un accent bref et saccadé qui le fit tressaillir.

—Qu'on apporte un pieu solide ! ordonna don Ramon Carral.

Gongora s'empressa d'obéir et de traîner devant son maître un tronc d'acajou parfaitement équarri.

—Qu'allez-vous faire, Jésus, Maria ! s'écria dona Carmen, dont l'imagination rêvait déjà le supplice et ses horreurs inouïes.

—Silence ! lui dit rudement le commandeur, silence à votre cœur, sonora ! Ne trahissez pas, devant ces esclaves, le secret d'une indigne faiblesse !

—Voici le pieu, sonor commandeur, dit Gongora.

—Maintenant, reprit don Ramon, qu'on l'enfoncé dans la mer assez avant pour qu'il ne sorte qu'à moitié des flots !

—Tous les chasseurs sont-ils réunis ici ? demanda alors don Ramon.

—Un seul est absent, répondit Gongora

—Nommez-le !

—Melchior Requiem.

—Melchior, l'habile tireur, le père de Joaquin ? Et pourquoi celui qui nous serait le plus nécessaire en ce moment manque-t-il à l'appel ?

—Il est malade depuis trois jours, s'empressa de répondre le jeune pêcheur de perles.

—De quel droit ceux que je n'ai point interrogés me parlent-ils ? dit sèchement le commandeur sans regarder Joaquin.

—Le fils a dit vrai, maître ! hasarda le pauvre Gongora.

Aussi tous les chasseurs pâlirent-ils comme s'ils eussent entendu la foudre éclater à leurs oreilles quand ils entendirent don Ramon s'écrier :

—Qu'on dresse les tentes sous les mangliers, et qu'on aille chercher Melchior Requiem. Nous l'attendrons ici.

Joaquin se demanda s'il avait bien entendu, et s'avancant vers le commandeur.

—Mais, commandeur, s'écria-t-il, vous n'avez donc pas compris ? Mon père Melchior est malade, grelottant de fièvre sur son grabat ! L'amener ici, ce serait le tuer.

Don Ramon resta sourd à ces paroles. D'un signe, il ordonna au batelier Gongora de partir et dirigea son cheval vers le bois.

Mais Joaquin saisit le batelier par le bras, et l'arrêtant :

—Mais, attends donc, ami ! dit-il éperdu. Tu te trompes. Don Ramon s'est mal expliqué, tu vois bien. N'est-ce pas, maître ? continua-t-il avec un accent déchirant, n'est-ce pas que c'est une erreur ? que vous n'avez pas voulu commander une pareille chose ? Un instant, Gongora. Dites-lui donc de s'arrêter, maître, dites-le lui !

Mais déjà don Ramon était loin, et le batelier cherchait à se dégager de l'étreinte terrible du jeune homme pour aller remplir son devoir.

—Je dois obéir, dit-il à Joaquin.

Les pêcheurs et les esclaves consternés n'osaient ni se regarder ni se parler. Dona Carmen reposait, silencieuse, sous sa tente. Le commandeur et son père s'entretenaient seuls à voix basse. Enfin Gongora reparut, suivi de deux de ses compagnons qui avaient porté le vieux Melchior. Ce dernier était couvert d'un caban rapé ; son front chauve, son visage sombre, plein de noblesse et sillonné de rides profondes, creusées par le chagrin et les fatigues, ses yeux qui laissaient encore échapper quelques éclairs de fierté, tout en lui contribuait à inspirer un involontaire sentiment de vénération. On eût dit d'un de

ces vieux barons féodaux rentrant, seuls de leur chevalerie, au castel héréditaire, pieds nus, avec la robe et le bourdon de pèlerin, à la suite de la croisade.

Il regarda avec surprise le commandeur et lui dit :

—Quel besoin avez-vous du vieux Melchior, maître ? Je souffre tant, et déjà on m'a privé de mon fils, qui veillait sur moi ! Mes lèvres brûlent sans cesse, et mon bras affaibli ne peut plus saisir la jarre d'eau qui doit apaiser ma soif. Mes yeux semblent couverts d'un brouillard ! Pourquoi suis-je venu ici ? Qu'est-il donc arrivé ? Vous gardez le silence ! Un malheur à Joaquin peut-être ! Serait-il vrai ? ajouta-t-il en joignant les mains avec désespoir. Le père et le fils seraient-ils frappés en même temps ?

—Je suis près de vous, mon père, dit la voix de Joaquin.

—Merci, mon Dieu, répondit le vieillard avec un accent plein de ferveur. Mais alors, pourquoi donc suis-je ici ?

—Tu vas le savoir, Melchior, répondit le commandeur. Ton fils ignore le moyen d'attirer le caïman de cette baie sur le rivage. Ses appâts ordinaires ont été inutiles.

—C'est impossible ! s'écria Melchior. Joaquin est mon élève : c'est un chasseur habile...

Don Ramon sourit.

—Silence, par pitié, mon père ! interrompit à voix basse Joaquin.

—Silence, pêcheur, dit rudement le commandeur. Ainsi, reprit-il en s'adressant au vieillard, nous ne mettrons pas ton fils à une trop difficile épreuve en te faisant attacher toi-même à ce pieu d'acajou. Si le *requiem* te menace, ton fils saura te défendre, te sauver... ou te venger !

—Horreur ! s'écria don Carmen. Don Ramon Carral vous ne serez pas assez lâche...

—Faites attacher Melchior Requiem au poteau, dit don Ramon à Gongora en se détournant.

—J'y marcherai bien seul, répliqua fièrement le vieux pêcheur, dont la fièvre faisait trembler les jambes amaigries.

—N'y allez pas, n'y allez pas, mon père ! s'écria Joaquin en essayant de sourire ; vous voyez bien que le commandeur se moque de vous ! Jamais bourreau ne tortura ainsi un homme !

—Allez, ordonna don Ramon.

—C'est une action maudite, dit froidement le vieillard, et dont Dieu se souviendra, sonor !

Puis serrant les mains de Joaquin dans les siennes :

—Mais tu trembles, mon enfant, reprit-il d'une voix douce. Sois calme ; n'oublie pas que c'est moi qui ai appris à tes pieds à courir sur le sable, sans bruit et sans laisser de traces ; moi qui ai dressé ton bras à rester longtemps immobile sans fatigue, ton œil à viser mieux que celui du meilleur boucanier. Soutiens notre réputation ; ne déshonore pas le surnom de ton père, Joaquin !

Et il s'avance avec calme vers le poteau, tandis que son fils se tordait les mains de douleur et de rage.

—Qu'on lui donne un fusil ! dit le commandeur. Eh bien ! mon garçon, renonces-tu encore à combattre le caïman ?

—Mais ne voyez-vous pas que ma main tremble ! murmura Joaquin en prenant l'arme.

—Elle redeviendra calme et sûre dès que tu apercevras l'ennemi.

Melchior approchait du poteau.

—Une grâce, monseigneur ! s'écria le pêcheur.

—Parle !

—Je vous en supplie, faites-moi attacher à ce pieu et que ce soit mon père qui tire sur le monstre. Il est plus habile chasseur que moi : il est mon maître.

—Son bras est débile, Joaquin. Je ne suis pas si cruel ! il pourrait te tuer.

—Mais il vivrait, lui !

—Gongora, attachez solidement le vieillard, cria don Ramon.

—Ignorez-vous donc qui je suis, commandeur ? répliqua Melchior. J'ai jamais connu la peur. Ne m'approchez pas, Gongora, ne me touchez pas.

Il s'appuya fortement contre le poteau, et croisa ses bras sur sa poitrine, le visage calme, mais sans affecter cette insouciance triomphante de l'Indien qui, pour braver son ennemi, hurle son chant de guerre en voyant le tomakawk tourbillonner autour de son crâne dépouillé. Tout-à-coup il frissonna de tous ses membres.

—Tu trembles déjà ? dit don Ramon.

—J'ai la fièvre depuis trois jours, répondit-il en souriant. L'avez-vous oublié, maître ?

Le commandeur se tut.

Il y eut alors un moment d'attente solennelle ; les chasseurs s'étaient retirés sur la lisière du bois ; le silence était profond. Tout-à-coup l'eau s'agita, bouillonna avec bruit et rejaillit en écume. Le vieillard pâlit et ferma les yeux. Les flots qui venaient se briser autour du poteau se teignirent d'une nuance rougeâtre. Dans la baie, on eût entendu bruire les ailes d'un moustique.

—Sois calme, sois digne de moi, mon fils, dit faiblement Melchior.

—Oh ! mon Dieu ! il n'est pas encore atteint, murmura le pauvre pêcheur en s'appêtant à viser.

On vit en même temps glisser sur l'eau la cuirasse étincelante et diaprée du crocodile. Joaquin ne tira pas ; mais une grêle de balles vint rebondir sur les écailles humides de l'alligator.

Le monstre plongea aussitôt et disparut. Il avait été blessé, car son sang avait coulé en abondance et empourpré les flots ; mais il était de taille et de force à résister aux plus terribles blessures.

Joaquin, en entendant la décharge de ses compagnons, avait été désespéré.

—Commandeur, s'écria-t-il, sont-ce là nos conventions ? J'ai promis de vaincre, mais seul. Cent balles lancées par nos chasseurs ne suffiront pas pour exterminer un monstre défendu par une cuirasse presque impénétrable. Pour moi, je n'ai besoin que d'une seule balle !

—Que personne ne tire, je l'entends ainsi, dit sévèrement don Ramon.

Alors Joaquin aspira avec force et se mit à siffler un air mélancolique et plaintif.

La tête hideuse de l'alligator surgit au-dessus des vagues : sa mâchoire formidable était entr'ouverte. Joaquin, qui l'ajustait avec une profonde attention, tira enfin. La balle atteignit le monstre à l'œil. Le crocodile était tué. Il vint bientôt échouer sur la rive.

Joaquin se précipita vers le poteau et voulut saisir son père dans ses bras et l'embrasser avec tendresse. Melchior poussa un cri terrible.

Horreur ! une sueur froide baigna les tempes du jeune pêcheur : son père lui montrait sa jambe saignante, qui n'était qu'une plaie. Le caïman lui avait fait une effroyable blessure. Pour ne pas troubler son fils, le pauvre père avait eu le courage de ne pas pousser un gémissement et d'encourager Joaquin d'une voix calme et tendre.

Tous les chasseurs, don Ramon lui-même, restèrent muets d'admiration et d'horreur. Eusebio se rendit à la tente de dona Carmen pour l'engager à remonter à cheval.

Quant à Joaquin, un nuage sanglant voilait ses regards, qu'il promenait autour de lui. Il suivit les esclaves qui transportaient Melchior en disant, d'une voix entrecoupée :

—Mon pauvre père, tu me regardais, tu te taisais tandis que tu perdais ton sang et que moi j'attendais froidement l'instant pour tirer !

Mais comment donc me venger ! et sur qui ! sur qui ! répéta-t-il en pressant son front dans ses mains brûlantes. Puis il poussa un cri de joie sauvage, saisit convulsivement son fusil et coucha en joue don Ramon Carral. Mais déjà, sur un signe du commandeur, qui l'observait, Gongora et deux autres pêcheurs l'avaient terrassé et garrotté étroitement.

Don Ramon se pencha vers dona Carmen, qui venait d'arriver, et lui dit froidement, en lui montrant du doigt le cadavre du crocodile :

—Vous êtes obéie, senorita !

Immobilisée sur son cheval, dont les pieds inquiets crousaient le sable, la jeune fille regardait d'un œil morne cette scène lugubre. Enfin elle dit à don Ramon :

—Je vous avais pourtant demandé grâce pour Joaquin, senor !

Nos chasseurs suivaient un sentier plus long, mais moins rapproché de la mer que le premier. Ce sentier était simplement le bord d'un ruisseau dans lequel courait un ruisseau assez bourbeux. Gongora s'acquittait de sa mission avec beaucoup de zèle, mais avec peu de succès. Il finit par s'arrêter, et dit à voix basse au commandeur :

—Maître, je ne trouve pas la moindre trace, et pourtant je suis inquiet, je pressens un danger dont je ne puis me rendre compte. Ah ! si seulement Joaquin voulait nous aider ! ce n'est pas à lui que le plus fin Caraïbe pourrait dérober une piste.

Après un instant de réflexion, don Ramon se tourna vers le jeune pêcheur de perles, que deux robustes Indiens portaient sur un brancard auquel il était lié, et il lui dit :

—Écoute, Joaquin. Si tu veux nous servir d'éclaireur jusqu'au hatto, je promets de te pardonner et de ne pas te faire infliger le châtement que tu as mérité.

Joaquin ne détourna pas la tête, ne parut pas entendre. Il restait absorbé, les yeux fixés sur son vieux père, couché dans le palanquin, et les tressaillements soudains de ses muscles révélèrent seuls que la vie ne s'était pas retirée de son corps.

—Parlez vous-même à cet entêté, senorita, dit alors don Ramon à sa cousine. Parlez-lui, je vous en prie, je le veux !

Dona Carmen haussa les épaules avec dédain.

Le commandeur feignit alors de ne plus s'occuper du pêcheur, et s'adressant à Gongora, il lui dit à voix haute :

—Je te recommande la plus grande surveillance. Il s'agit de la sûreté de ta maîtresse, de dona Carmen !

Joaquin entendit ce nom, et du regard il montra au commandeur ses pieds garrottés.

—Tu jures de ne pas te sauver ? demanda don Ramon !

Joaquin inclina la tête affirmativement.

Ses gardiens coupèrent aussitôt les cordes qui serraient étroitement ses membres.

—Je me confie à toi ! dit le commandeur, et tout bas il ajouta : Ne le quittez point, vous répondez de lui sur votre tête !

Au bout de quelques minutes de marche, Joaquin s'arrêta, et sans lever ses yeux attachés sur le ravin, il dit très doucement :

—Des chasseurs de taureaux ont passé par ici il n'y a pas une heure.

—Allons, tu es fou ou tu veux nous tromper, répliqua don Ramon en pâlisant : il n'y a pas une racine aplatie, une branche brisée, un pas marqué devant nous !

—C'est vrai.

—Les Français, dit Eusebio en ricanant, font-ils donc la chasse aux taureaux dans les airs ?

—Non, répondit Joaquin avec calme, sans s'émouvoir de la cette raillerie, mais ils emploient les ruses que leur enseignent leurs amis caraïbes pour dépister les *lanceros* espagnols.

—Enfin quels signes de leur passage ont-ils laissés ?

—Les traces sont dans l'eau, reprit le pêcheur de perles avec un air de conviction profonde. Je connais ce ruisseau, et la marche de plusieurs hommes dans la vase de son lit a pu seule le rendre bourbeux, lorsque depuis deux mois il n'est pas tombé une goutte de pluie. Du reste voici l'orage qui arrive pour réparer le temps perdu, et tout ce que nous avons à faire, c'est de tacher de gagner à la clairière où l'on pourra dresser les tentes.

Au moment où la troupe arrivait près de la clairière, déjà de larges gouttes tièdes commençaient à tomber, et le fracas du tonnerre se mêlait au crépitement de la pluie.

En débouchant de la clairière, on remarqua sur le terrain

des vestiges qui confirmaient incontestablement les soupçons de Joaquin.

— Un boucan ! s'écrièrent tous les chasseurs avec consternation.

Ce boucan était une loge couverte de taches ou queues de palmiste qui la formaient tout autour. Vingt ou trente bâtons, gros comme le poignet et longs de sept à huit pieds, étaient rangés sur des traverses, à peu d'intervalle l'un de l'autre. Sur ces claies reposaient des quartiers de sangliers dont les peaux et les ossements servaient à faire dessous une épaisse fumée, bien préférable à celle du bois seul. En effet, le sel volatil contenu dans la peau et les os de ces animaux s'attache à la viande, tandis que celui du bois monte et s'évapore avec la fumée. Aussi les boucaniers mangeaient-ils cette chair vermeille comme si elle eût été fraîche et d'une saveur délicieuse, sans avoir besoin de la faire cuire. Ils avaient pris cet usage des Caribes, indigènes des Antilles, qui faisaient ainsi rôtir leurs prisonniers de guerre sur des claies qu'ils nommaient dans leur langue *barbacot*, comme ils appelaient boucan le lieu où ils pratiquaient cette terrible opération. Les Espagnols désignaient leurs boucans sous le nom de *materia* et leurs tueurs de bœufs et de sangliers sous celui de *munteros* ou coureurs de bois.

A l'aspect du boucan, don Ramon furieux cria à Joaquin :

— Misérable ! tu nous as trahis ! tu nous as conduits dans un piège, avoue-le ! Tu es d'intelligence avec nos ennemis !

— Mais le boucan est désert, abandonné, dit Gongora en s'avancant. Il n'y est pas même resté, suivant l'habitude de ces hérétiques, un malade ou un engagé pour apprêter le souper des chasseurs.

— En ce cas, dit joyeusement le commandeur, les ladrones ont eu peur et se sont enfuis à notre approche.

— Dites plutôt qu'ils nous suivent et nous surveillent, répartit Joaquin. Les boucaniers français et les coulevertiers d'Angleterre ne sont pas hommes à fuir devant nous et à laisser les Espagnols manger leur chasse, fusions-nous deux fois plus nombreux que leur bande. Mais je ne crains pas leur apparition, car ils ne sauraient être plus barbares que le commandeur don Ramon Carral, ajouta-t-il en entendant gemir le vieux Melchior, et n'étant plus contenu par la présence de dona Carmen, qui s'était déjà réfugiée dans le boucan.

— Gavacho ! à genoux par ton insolence ! s'écria don Ramon en se précipitant sur lui le bâton levé.

Mais au même instant un revers de crosse de fusil détourna le bâton.

— Lâche canaille, qui vous a permis d'envahir le gîte d'honnêtes boucaniers ! dit d'une voix rauque un nouveau personnage qui apparut hors d'un fourré et s'avança vers le commandeur.

La foudre semblait avoir frappé les chasseurs, qui restaient immobiles devant cet inconnu. Il pouvait avoir de 40 à 50 ans. Quelques touffes de cheveux crépus grisonnaient sur son crâne. La colère gonflait ses larges narines. Ses yeux inquiets et subtils s'étaient injectés de sang. Sa physionomie aurait semblé dure, si elle n'eût exprimé surtout cette vaillance et cette ténacité qui excluent tout sentiment de cruauté lâche ou hypocrite. Rien en lui n'accusait une vigueur redoutable ; il était petit, et ses membres grêles ne pouvaient devoir qu'à des nerfs d'acier, à des muscles endurcis, à une volonté inébranlable, la force de résister aux fatigues d'un pareil métier. Certes, on pouvait être surpris de voir la crainte qu'inspirait ce tueur de bœufs. Au lieu de l'entourer, de s'emparer de lui, les chasseurs de don Ramon osaient à peine le regarder. Seul, Joaquin fixait sur lui des yeux où étincelait la provocation.

Que pas un de vous ne bouge et ne touche à ses armes ! continua le boucanier. Sinon, il aura affaire à moi et aux miens !

Dona Carmen était restée immobile à l'entrée du boucan, car la vapeur qui remplissait cette hutte, et l'intolérable odeur répandue par la combustion des cuirs, par le mélange de ces peaux et de ces chairs fraîches ou vieilles qui subissaient l'ardeur du feu, l'avaient empêchée de pénétrer plus avant. Elle

avait donc vu apparaître le boucanier, et, quoique un peu émue elle-même, la jeune fille ne pouvait comprendre l'effroi que semblaient éprouver les chasseurs et le farouche don Ramon devant cet homme seul dont la voix rauque commandait et dont l'aspect sauvage pouvait suffire à épouvanter une troupe si nombreuse. Ce fut donc avec une curieuse attention qu'elle regarda le premier de ces fameux boucaniers qu'elle eût jamais vus.

Il avait pour tout vêtement deux chemises, un haut-de-chausses ou caleçon venant à moitié cuisse, et une petite casaque de grosse toile primitivement blanche, mais qui depuis avait acquis des teintes magnifiques de rouge-brun en s'imbibant du sang de la chair des animaux que le chasseur avait l'habitude de rapporter sur ses épaules au boucan. Ses pieds étaient défendus contre les sentiers épineux des forêts par des souliers de peau de sanglier non tannée, qui n'empêchaient pas ces agiles veneurs d'attraper un bœuf à la course et de l'arrêter on lui coupant le jarret.

A sa ceinture pendait un étui de peau de crocodile dans lequel étaient rangés quatre couteaux larges et tranchants, escortés d'une baïonnette. Cette ceinture qui se tordait autour de son corps, était une petite tente de toile fine, facile à dérouler, et sous laquelle le boucanier se couchait dans les bois, là où il se trouvait, à l'abri des moucherons. La barbe de cet être bizarre croissait sans doute depuis des années sans obstacle, tant elle était longue et touffue. Sur son front étroit s'enfonçait un bonnet fait d'un fond de chapeau, avec un bord seulement devant le visage, comme celui d'un Carapoux.

Il s'appuyait nonchalamment sur son long fusil, et après une courte pause qui parut fort longue aux Espagnols, il dit brusquement :

— J'attends une réponse !

Voyant que don Ramon, encore tout étourdi de cet événement, ne se disposait pas à prendre la parole, Joaquin répondit avec fermeté :

— Le boucan paraissait abandonné. Nous avons été surpris par l'orage et nous ne pouvions laisser cette jeune dame exposée à la tempête, ajouta-t-il en montrant dona Carmen, tandis que don Ramon remontait à cheval.

Le boucanier regarda avec une sorte d'intérêt mélancolique le jeune pêcheur, son visage s'adoucit et il répliqua :

— C'est différent, mon jeune maître ! Je vous offre donc l'hospitalité, à tous, quoique j'aie un acte de justice à accomplir ici ; mais laissons d'abord passer la colère du ciel. En l'honneur de cette jeune dame et de toi, je suspendrai l'exécution de mon vœu...

— Bah ! interrompit arrogamment don Ramon, si tu ne l'aurais pas offerte, l'hospitalité, nous l'eussions prise, sans tant de façon. Es-tu seul au boucan ?

— Non ! répondit le nouveau venu avec un sourire singulier, je suis gardé par deux bons compagnons !

— Où sont ils ? demanda vivement le commandeur.

— En voici un, dit le boucanier en caressant son fusil de la main. C'est un vieux serviteur que Brachie, de Dieppe, a fabriqué exprès pour mon usage. Il est d'un calibre tirant une balle de seize à la livre, le canon long de quatre pieds et demi, comme vous voyez. Et j'ai là vingt bonnes livres de poudre de Cherbourg, ajouta-t-il en frappant sur une calebasse bien bouchée avec de la cire, qu'il portait comme nos soldats leurs gibernes. C'est avec cette arme que nous abattons des oranges sans les toucher, en coupant proprement la queue avec la balle !

— Et ton autre compagnon ? répliqua don Ramon.

— Mon autre compagnon, dit le hardi aventurier avec une incroyable expression de dédain, c'est la peur que vous inspirez, à vous autres Espagnols, le nom seul de boucanier ! Si vous me tuez, je sais comment je serai vengé par mes frères !

— Ah ! tu nous braves ! s'écria don Ramon pâle de colère, mais qui ne craignait plus d'avoir affaire à une bande de boucaniers et qui venait de concevoir l'espérance de ramener un

prisonnier au hatto. Qu'on le saisisse ! continua-t-il en s'adressant à Gongora et à un autre pêcheur.

Ces deux hommes s'avancèrent vers le terrible aventurier, mais avec une lenteur et une hésitation qui témoignaient assez du peu de plaisir qu'ils éprouvaient à exécuter une semblable mission. Pour lui, il souriait d'un air de bonhomie peu rassurant.

—Vois ta puissance, noble commandeur, dit-il à don Ramon. Venez donc, je vous attends, courageux pêcheurs. Tenez ! que craignez-vous ? Je ne vous menace pas, je baisse mon fusil, je ne ferai pas la moindre résistance ! Vous allez me prendre comme un agneau et me traîner aux pieds de votre maître ! Réjouissez-vous !

Mais cette facilité même, loin d'encourager Gongora et son compagnon, leur fit l'effet d'un piège, car ils s'arrêtèrent en se consultant du regard.

—Êtes-vous fatigués, mes vaillants ennemis ? continua bravement le boucanier, et dois-je faire quelques pas au-devant de vous ?

Les deux pêcheurs eurent quelque envie de reculer. Ils se contentèrent de rester immobiles comme si leurs pieds eussent été soudainement scellés à la terre.

—Êtes-vous devenus fous ! s'écria le commandeur. Obéissez !

—Noble señor, interrompit le boucanier, je te prévins seulement qu'à l'instant où tes esclaves me toucheront, tu tomberas mort à la place même où tu parles avec tant d'autorité.

—Que voulez-vous dire ! murmura don Ramon Carral.

Le boucanier, pour réponse, poussa un sifflement assez semblable au cri des Maquais.

La pluie tombait toujours. Les éclairs zébraient de leurs sillons de feu les vapeurs noires du firmament. Le bois tout entier frémissait.

Un autre sifflement, qui semblait venir du ciel, résonna à l'oreille du commandeur et de sa troupe.

—A moi ! à moi ! s'écria alors le boucanier. Vent-en-Panne, vise bien l'Espagnol ! casse-lui seulement un bras ! Tayau, Tayau, Curaçao ! Quant à toi, Géronidif, tu le garrotteras et tu l'attacheras à la queue de son cheval.

Une confusion et une terreur paniques s'emparèrent des chasseurs. Plusieurs s'enfuirent. Joaquin se jeta au-devant de dona Carmen, prêt à la défendre au prix de sa vie.

Don Ramon, éperdu, suivit la direction du regard du boucanier aperçut, entre les feuilles vertes de l'arbre au pied duquel il était, le canon reluisant d'un fusil, et, penché sur la crosse du fusil, une tête crépue, hérissée, aux yeux verts et fixes, et deux mains longues et velues qui accusaient une adresse de singe.

C'était Vent-en-Panne qui le visait.

Il tressaillit, et laboura les flancs de son cheval de l'épée, voulant fuir. Son cheval ne bougea pas. A ses côtés grondaient deux de ces bracs ou vendeurs formidables qui vont à la recherche du taureau et qui tiennent un sanglier en arrêt. Le commandeur resta confondu, stupéfait, terrifié, comme si les spectres d'un tableau fantastique l'eussent entouré. Il croyait voir les arbres, les chasseurs, les ennemis tourner autour de lui dans une ronde infernale, à laquelle les éclats de la foudre, les sourdes rumeurs de la forêt, les aboiements des chiens servaient d'orchestre.

Le boucanier s'avança vers les deux pêcheurs chargés de l'arrêter ; de son poignet d'acier il les saisit, les courba et les agenouilla à terre.

—Grâce ! s'écrièrent-ils tous deux.

—Vous n'êtes que des valets ! reprit l'étrange personnage. Retirez-vous ! Heureusement, vous ne m'avez pas touché, car autrement...

Ils se relevèrent, les mains jointes, en signe de reconnaissance.

—Maintenant, allez droit à votre maître, reprit-il ; allez, et saisissez-le !

Ils n'osèrent hésiter devant le regard de feu du boucanier, qui se croisait les bras.

—Maintenant l'acte de justice va s'accomplir, dit-il d'une voix haute et fière à don Ramon Carral. Je t'ai offert trêve et hospitalité. Ton insolence les a repoussées. Tu as été lâche et cruel. Tu dois être humilié et châtié.

—Je n'oublierai aucun de ceux qui m'auront abandonné, s'écria don Ramon.

Quelques-uns des pêcheurs et des esclaves commencèrent à se regarder et à se compter.

Le boucanier reprit froidement :

—Sonor commandeur, je t'ordonne de garder devant moi un respectueux silence.

—Insensé ! du respect à un lardon !

—Et d'écouter ton juge dans une attitude humble, comme il convient.

—Toi, mon juge ! répliqua en ricanant don Ramon.

—Vent-en-Panne, en joue ! dit laconiquement le boucanier.

Cette réplique péremptoire obtint un succès immédiat. Le commandeur leva ses yeux vers la branche où était posté Vent-en-Panne, et fasciné par le regard de son surveillant comme par celui d'un serpent, il se tut.

—Soyez tranquille, Léopard ! répondit la vigie.

A ce nom terrible et bien connu, un mouvement de curiosité et d'effroi fit s'agiter toutes les têtes.

Don Ramon se sentit perdu et répéta avec terreur :—Le Léopard ?

Les Espagnols se pressaient pour voir ce célèbre aventurier, chef de la boucanerie du port de la Paix, renommé par ses stratagèmes et son audace, et dont la tête avait été mise à prix de deux cent mille piastres.

—Oui, dit froidement le Léopard, toi si longtemps juge et maître, tu vas trouver à ton tour un juge et un maître dans un hôte des forêts. Tu as abusé de ton pouvoir envers des créatures de Dieu, faites de la même chair et du même sang que ta chair et ton sang. Tu subiras la peine du talion. Et d'abord descends de cheval, si tu ne veux pas que je te fasse aider par les deux écuyers qui sont à tes côtés.

Don Ramon mit pied à terre en frémissant de rage.

—Maintenant rends-toi près de ton serviteur Joaquin Requiem, et de tes propres mains détache les cordes qui tiennent encore ses poignets liés.

—Jamais ! jamais ! plutôt mourir ! s'écria le commandeur en voyant le regard méprisant que lui jetait dona Carmen.

—Qu'on prépare les mèches soufrées, reprit le Léopard.

Ces mots rendirent à don Ramon l'élasticité de ses membres et une parfaite souplesse de volonté. C'étaient deux mèches que l'on allumait entre les doigts de chaque main, jusqu'à ce que les doigts tombassent ou que le patient se soumit ; supplice généralement employé par les flibustiers pour savoir des Espagnols où ils cachaient leurs trésors.

Le commandeur détacha les liens de Joaquin ; puis il promena un regard sombre sur ses compagnons, cherchant à surprendre un sourire, à deviner ceux qui bénissaient dans le fond de leur âme ce boucanier, si noble avec ses haillons ensanglantés en face de ce fier seigneur sans courage.

—Est-ce tout ! demanda-t-il enfin.

—Non vraiment ! dit le Léopard. Joaquin Requiem, toi, le pauvre pêcheur de perles, qui as un cœur si vaillant et si généreux, toi que cet homme a mis sous son pied, toi dont il a fait son jouet sans pitié, venge toi de cet homme ! Ton père, qu'il a sacrifié, est là, gisant dans ce palanquin ; venge ton père.

Joaquin fit un pas en avant et mesura des yeux le visage pâle de don Ramon Carral.

—Oh ! fit ce dernier en tirant son épée, prends garde, esclave !

—Pas un geste de plus ! s'écria Joaquin, qui, rapide comme la foudre, s'élança sur lui, arracha l'épée de sa main tremblante, la brisa sur son genou et en jeta les morceaux à ses pieds, en ajoutant :

—Un homme d'honneur peut seul porter une épée. Voici

la tienne changée en poignards. Ce seront là des armes plus utiles à don Ramon Carral !

Puis saisissant le bras du commandeur, il continua d'une voix sourde :

— Nous voici face à face, maintenant, sans armes, avec notre seule force, sans bâton de maître dans ta main, sans liens qui garrottent mes membres, sans valets qui soient prêts à me châtier sur un signe de tes yeux, sur un mot de ta bouche. Eh bien ! frappe-moi donc, maître ?

Don Ramon sentit ses cheveux se hérissier d'épouvante. Il regarda derrière lui.

Le vieux Melchior essaya de se soulever dans le palanquin, mais il retomba en laissant échapper un gémissement. Ému, troublé par ce cri de douleur, Joaquin leva la main sur le commandeur.

— Oh ! grâce pour lui ! pas de violence ! s'écria dona Carmen en tendant ses bras, comme une suppliante, vers le pêcheur de perles.

Cette voix si douce paralysa la colère du jeune homme. Il resta immobile.

— Allons ! fit brusquement le Léopard, d'pêche-toi, car j'ai affaire ailleurs. Juge ton maître. Le jugement sera exécuté sans appel, sur ma parole. Et toi, dit-il à don Ramon, agenouille-toi devant Joaquin, et attends.

Cette fois encore le commandeur voulut résister.

— Le fronton lui fera entendre raison, cria Vent-en-Panne.

Sur l'ordre du Léopard, Gongora et un de ses compagnons ceignirent d'une corde le front du commandeur et firent tourner tout autour de deux bâtons qui peu à peu devaient comprimer plus violemment la corde.

Au second tour, il tomba à genoux.

— Prononce maintenant l'arrêt, dit le boucanier.

— Bah ! répliqua Joaquin en haussant les épaules, ne suis-je pas assez vengé, puisque j'ai vu ce lâche trembler et s'humilier devant moi !

— Bien, mon fils murmura Melchior.

— C'est une noble action, lui dit le regard reconnaissant de dona Carmen.

Le commandeur respira.

— Tu as tort, mon garçon, répliqua le Léopard. Il ne faut jamais écraser un serpent à moitié. Prends garde ! tu peux maintenant te venger. Si tu quittes la partie, il prendra sa revanche. Mais enfin, ajouta-t-il avec un soupir de regret, tu le veux ainsi : il sera fait comme tu as voulu. Relève-toi, don Ramon Carral.

Le commandeur se releva.

— Ecoute bien, lui dit alors le boucanier, et souviens de mes paroles : cet enfant est un fou, et je lis dans tes yeux comment tu comptes reconnaître sa générosité. Mais si tu arrives malheur par suite de notre rencontre, c'est à nous que tu auras affaire, don Ramon, dussions-nous faire passer la flamme sur les derniers débris de la Rancheria, dussions-nous te chercher jusque dans les entrailles de la terre, nous saurons t'atteindre.

Maintenant, vous pouvez partir ; l'orage a cessé.

Pendant que la troupe remontait à cheval, le boucanier prit à part Joaquin et lui dit :

— Mon brave tireur, si tu as à te repentir de ta générosité, compte toujours sur le Léopard ; il ne te manquera pas au besoin.

Ils se serrèrent amicalement la main, et le pêcheur de perles se hâta de rejoindre la troupe de don Ramon, qui s'éloignait dans un morne silence.

Quand ils eurent disparu dans la profondeur du bois, le Léopard s'abandonna à un franc éclat de rire, qui trouva un joyeux écho sur l'arbre où gîtait le terrible Vent-en-Panne.

— Les niais et les poltrons, dit-il enfin quand son rire homérique fut un peu apaisé ; nous l'avons échappé belle ! A nous deux, mon pauvre Engagé, nous les avons joliment travaillé ! J'en rirai longtemps. C'est à coup sûr le meilleur tour que j'ai joué aux Espagnols.

— Votre A moi ? à moi ! a été d'un excellent effet, répartit Vent-en-Panne.

— Oui, ils ont cru voir un boucanier caché sous chaque feuille de la forêt. Mais je me rappellerai toute ma vie l'effroyable grimace que ta figure a inspirée au vaillant don Ramon. Mais il est temps de regagner notre barque, Vent-en-Panne, car je pense rôler autour de la Rancheria. Je me méfie de ce commandeur et de son hypocrite de frère, et je serais désolé qu'il arrivât mal à ce brave jeune homme, Joaquin Requiem. S'il court quelque péril, je tâcherai de le sauver et de l'enrôler parmi nous. Ce serait là une bonne acquisition.

II

LE HATTO ET L'AJOUA

Quand les chasseurs furent arrivés devant le Hatto, le commandeur leur fit signe de se disperser, puis il dit froidement au jeune pêcheur :

— Crois-tu que j'oublierai que tu as menacé de ton fusil la poitrine de ton maître ?

— On n'oublie jamais que l'on a eu peur, senor don Ramon !

— Et pourtant tu espères que je ne me vengerai pas de toi !

— J'attends, maître. Le Léopard attend aussi !

— N'avez-vous rien de plus à me dire, senor ? Le vieux Melchior m'attend.

Aidé de Gongora, le pêcheur de perles transporta Melchior dans son ajoupa et veilla près de lui jusqu'au soir.

— Ne me quitte pas, mon fils ! dit Melchior.

— Je reste là, mon père, répondit Joaquin.

Mais quand la respiration saccadée du vieillard eut annoncé qu'il tombait dans une sorte de demi-sommeil, le jeune homme jeta un regard attendri sur cette tête vénérable ; puis, sortant de l'ajoupa, il se dirigea vers la maison du commandeur. Un cri de mort qui semblait provenir de l'appartement de dona Carmen, où brillait encore une faible clarté, parvint à ses oreilles.

Surpris, épouvanté, il prêta attentivement l'oreille, mais le silence ne fut plus interrompu.

Or, voici ce qui s'était passé au Hatto pendant ce temps. Au retour de la chasse, dona Carmen, après avoir fait annoncer qu'elle ne recevrait personne de la soirée, s'était retirée dans sa chambre.

Cette chambre était meublée avec ce luxe seigneurial qui, aux Indes comme en Espagne, contrastait si étrangement avec les huttes misérables des esclaves et des paysans. Elle était tendue d'une tapisserie de velours cramoisi à fond d'or. Des nattes d'une merveilleuse finesse couvraient le plancher. Au milieu était placé un petit brasero d'argent plein de noyau d'olives.

C'est enfermée dans cette chambre, où dona Carmen était habitée à rêver et à vivre depuis son enfance, qu'elle avait essayé de renouer dans son esprit les souvenirs confus de cette triste journée et de juger le maître et le serviteur. Le résultat de ses réflexions ne fut pas favorable à don Ramon, et elle se promit de nouveau de ne jamais donner sa main à un homme pour lequel elle ne trouvait au fond de son cœur que mépris et que haine.

La soirée s'était passée ainsi. Tous les bruits du Hatto s'étaient éteints peu à peu, et une fille ne s'en était pas aperçue. Le belon, ou lampe à colonne d'argent suspendue aux corniches du plafond, ne jetait plus qu'une terne lueur. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement et le commandeur parut devant elle.

Dona Carmen absorbée dans ses douloureuses méditations, ne le regarda d'abord qu'avec surprise.

Don Ramon s'inclina en souriant et referma la porte derrière lui. La jeune fille secoua alors la torpeur qui semblait enchaîner sa volonté, et reprenant toute sa dignité habituelle elle se leva et lui dit sèchement :

—Vous ici, señor, à cette heure et lorsque j'ai déclaré que je ne recevrais personne !

Don Ramon semblait s'attendre à cet accueil, et loin d'en paraître déconcerté, il répondit doucement :

—Entre parents est-il besoin de tant de cérémonies ? D'ailleurs, il s'agit d'une affaire sérieuse qu'il n'est plus temps de remettre au lendemain.

—Expliquez-vous plus clairement, commandeur, répliqua Carmen.

—Je veux parler de notre mariage, señorita !

—Vous avez bien choisi l'heure et le lieu pour faire entendre de semblables paroles à une orpheline qui porte encore le deuil de son père, cousin Ramon !

—Ce mariage a été le dernier vœu de celui que vous regrettez, Carmen ; et les circonstances veulent impérieusement que vous me fassiez connaître votre décision. Il le faut, vous dis-je.

—Vous êtes hardi, señor, quand vous parlez à des femmes ! Vous savez alors vous faire craindre.

—J'attends votre réponse, belle cousine, répliqua froidement don Ramon en s'asseyant dans un fauteuil.

—Vous devez la deviner, s'écria dona Carmen qui resta debout devant lui en le regardant avec dédain.

—J'ai donc un rival préféré ? demanda d'une voix douce et tranquille le commandeur.

—Un rival ! répéta dona Carmen. Vous savez bien que je vis ici comme une recluse, entre des esclaves et un tyran !

—Mille grâces, señorita, interrompit don Ramon en s'inclinant avec une politesse ironique ; mais alors pourquoi refusez-vous ma demande avec tant d'empressement et de hauteur ? Je ne suis pas un vieillard dont le front soit clair semé de cheveux blancs et le visage sillonné de rides. Je ne vous apporte en dot ni le déshonneur ni la misère. De plus, je vous aime au point d'être jaloux de vous ! Qu'exigez-vous de plus ?

Dona Carmen hésita un instant, puis elle répondit.

—Ce que j'exige, don Ramon ! Ah ! vraiment, vous allez me trouver bien difficile et bien romanesque, mais je veux un mari qui sache me faire respecter.

Le commandeur ne put s'empêcher de tressaillir. Il reprit cependant bientôt d'une voix altérée :

—Qui donc oserait ici manquer de courtoisie envers la femme de don Ramon Carral ! Le châtement ne se ferait pas attendre.

—Oh ! je sais, continua la jeune fille, que vous êtes un maître colère et impitoyable, mais je vous le répète, je ne choisirai pour époux ni un hypocrite ni un lâche ! Vous m'avez entendu, señor ?

Et d'un geste irrité, elle lui montra la porte de la chambre, semblable, par sa pose hautaine et frémissante, à la Diane antique.

Don Ramon ne bougea pas.

Chère cousine, reprit-il d'une voix polie, mais railleuse, puisque nous sommes en train de nous expliquer en toute franchise sur cette affaire délicate, et que, la première, vous avez rejeté tous les ménagements, je vous poserai nettement la question. Il faut choisir entre l'obéissance aux dernières volontés de votre père, et le couvent, qui vous offrira une cellule, une robe de bure et un cilice en échange de vos richesses.

—Parlez-vous sérieusement ainsi à la fille de votre cousin don Juan de Zaratés ? demanda Carmen.

—Très sérieusement, señorita, répondit le commandeur.

—Et vous avez pu croire que j'hésiterais un instant entre vous et Dieu ! répliqua Carmen.

—Voulez-moi laissez donc bien ! s'écria don Ramon dont les lèvres tremblèrent d'émotion, et dont le visage se couvrit d'une pâleur livide à ces derniers mots ; mais, pauvre enfant, reprit-il en cherchant à maîtriser sa colère, vous ne comprenez donc pas que vous n'êtes point de force à lutter contre moi, et que ce que j'ai résolu doit être exécuté à tout prix ? J'ai besoin d'être maître absolu de la Rancheria, et la résistance opiniâtre d'une femme ne fera pas plier ma volonté ni échouer mes projets.

Ah ! voilà donc votre amour ! dit la jeune fille. Je savais bien que le masque finirait par peser à votre visage ! Oui, ce mariage est un marché, où le cœur n'est compté pour rien. Vous m'aimez, parce que je suis maîtresse de cette pêcherie de perles ; vous m'aimez, parce que deux cents esclaves sont marqués à mon chiffre, vous m'aimez, parce que je porte un nom plus noble et plus vénéré que le vôtre. Mais je préfère la haine à un pareil amour, señor Ramon, et nous verrons quel pouvoir me contraindra à subir chez moi une telle persécution !

En même temps elle étendit la main vers un cordon de sonnette pour faire venir sa négresse :

—Vous prenez une peine inutile, señorita ! personne ne viendra, dit tranquillement le commandeur.

Dona Carmen poussa un cri d'effroi. Le cordon était coupé.

—Quel piège infâme ! s'écria-t-elle éperdue ; mais, non, vous n'aurez pas osé !

—Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure, répondit don Ramon en souriant, que ce que j'ai résolu doit s'exécuter à tout prix ? Croyez-vous donc que je parle ainsi au hasard et sans prendre des mesures ?

—C'est un rêve ! dit Carmen. Un tel sang froid me confond ! Oh ! mais prenez garde ! ma voix parviendra jusqu'à mes serviteurs. Retirez-vous ! il en est temps encore ! Sinon je vous ferai honteusement chasser.

—Qu'ils viennent ! je les attends. Ils serviront de témoins pour le contrat de mariage, ma chère Carmen, dit le commandeur en se levant et en essayant de saisir sa main pour la porter à ses lèvres.

—Misérable ! s'écria la jeune fille d'une voix étouffée en reculant jusqu'au fond de la chambre et s'appuyant à la cloison de l'Escaparate. Ne m'approchez pas !

Et elle s'empara d'un de ces petits stylets à manche d'argent qui portaient alors les femmes créoles, et dont la pointe était ordinairement trempée dans ces sucs vénéneux qui servaient à empoisonner les flèches des sauvages.

Le poignard semblait scellé à la main de dona Carmen, tant elle le serrait convulsivement, et, au geste brutal du commandeur, sentant sa voix mourir dans son gosier, elle tendit ses bras en avant avec horreur pour le repousser.

Au même moment un cri de douleur frappa ses oreilles.

C'était le même cri que Joaquin avait entendu. Don Ramon Carral venait de tomber à ses pieds, mortellement frappé. Comment cela s'était-il fait ? elle ne le savait pas.

La jeune fille resta sans mouvement, sans vie, sans pensée devant ce cadavre. Elle promena autour d'elle un regard épouvanté. La chambre, à peine éclairée, lui parut un tombeau, il lui semblait qu'elle se resserrait autour d'elle insensiblement comme pour l'étouffer, sensation qu'éprouvent souvent les prisonniers dans leurs rêves. L'air manquait à sa poitrine, ses yeux eurent des hallucinations, elle croyait voir les dragons des sculpteurs s'agiter et la menacer, les Chimères aboyer contre elle par leurs triples gueules, le Christ suspendu au-dessus du lit détourner d'elle son regard miséricordieux ; puis elle se sentait ramenée, comme une fascination étrange, à contempler le cadavre étendu sur le tapis de l'Escaparate.

Enfin, pour échapper à cette vue sanglante, elle poussa d'une main convulsive la cloison, tira le rideau de velours et se traîna en chancelant jusqu'au balcon, sans oser regarder en arrière, et croyant, à chaque pas, sentir la main de don Ramon Carral se poser sur son épaule.

Sur le balcon, elle respira. La nuit était magnifique. Des étoiles veillaient comme des yeux d'or sur la nature calme et silencieuse. Des parfums pénétrants embaumaient l'air. La transition était si brusque que dona Carmen se demanda si elle ne venait pas de faire un songe sinistre.

Puis elle tressaillit en apercevant une ombre immobile sous le balcon. L'espérance que son esprit troublé venait de concevoir s'évanouit aussitôt. Sans doute ce témoin terrible avait entendu ce dernier cri du commandeur et accuserait devant tous la meurtrière. La jeune fille se dit qu'elle était perdue ;

mais cette frayeur ne fut pas de longue durée. Dona Carmen était douée d'un caractère résolu autant que fier. Au lieu de se laisser abattre par cet incident, qui compliquait le danger de sa situation, elle résolut d'en profiter. Sa tête, un peu romanesque, pouvait bien avoir peur des ombres et être dupe un instant de sa propre imagination ; mais son cœur noble et hardi, en face de la réalité, retrouva cette énergie qu'elle avait déployée dans sa lutte avec don Ramon.

Ému et troublé, Joaquin était resté immobile comme une statue, car il avait reconnu dona Carmen dans l'apparition du balcon, et il craignait que le moindre mouvement ne fit disparaître la charmante vision. Quelle fut donc sa surprise quand il vit la jeune créole se pencher sur la balustrade de fer ciselé, et d'un geste impérieux, sans prononcer une seule parole, lui faire signe de monter.

— Qui que vous soyez, avant d'aller plus loin, jurez par Notre-Dame del Pilar de ne jamais révéler ce que vous allez voir et entendre. Je ne marchanderai pas le prix de votre discrétion.

— Ai-je jamais eu besoin de pareils encouragements pour vous servir, *senorita* ? dit le pêcheur à voix basse en prenant pied sur le balcon.

— Quoi ! Joaquin, c'est toi ! répliqua dona Carmen avec surprise. Ah ! Dieu a donc eu pitié de son humble servante ! Tu as du courage, Joaquin, et c'est de ton courage seul que j'attends mon salut. Ce n'est pas toi qui voudrais me perdre.

— Pourquoi vous jouer de moi, *senorita* ? Je ne suis qu'un pauvre pêcheur à vos gages, et je n'ai le pouvoir de perdre personne ! Eh ! que peut craindre la maîtresse de la *Rancheria*, elle qui est aimée de tous, et qui n'a pas un ennemi ?

— Ah ! dit dona Carmen, tes paroles m'accablent. Tu ne sais ce qu'a fait cette main de femme, habituée seulement à froisser un éventail ou à effeuiller un bouquet de fleurs ! Mais viens ! il n'est plus temps de reculer. Ce que la main n'a pas craint d'exécuter, le regard doit oser le voir, la bouche doit oser le dire. C'est un secret terrible que tu vas connaître, Joaquin ; bientôt ma vie sera en ton pouvoir, et si tu as à te venger de la fille de tes maîtres, tu pourras la dénoncer et la traîner devant ses juges !

Elle s'avavançait en même temps dans la chambre, suivie du pêcheur dont le cœur commençait à s'oppresser dans l'attente de ce qui allait se passer. Arrivé devant la cloison de l'*Escaparate*, Carmen sentit un frisson parcourir tous ses membres et ses pieds restèrent attachés au plancher.

— Tire ce rideau ! dit-elle d'une voix éteinte.

Plein de terreur, Joaquin obéit, poussa la cloison, et ne retint qu'avec peine une exclamation en apercevant le corps inanimé et sanglant du commandeur.

— Cet homme vous avait outragée, dona Carmen ? dit le pêcheur après un instant de silence.

— Oh ! répondit-elle, je n'ai pas voulu le tuer, Joaquin, mais j'ai dû me défendre. Don Ramon a été sans pitié ; il m'a vue pleurer en lui disant que ne pouvant ni l'estimer, ni l'aimer, je préférerais le voile au titre de sa femme. Eh bien ! il a osé menacer ! Alors ma tête s'est perdue ; l'effroi m'a donné, non pas du courage, mais du désespoir, et un crime m'a sauvée de lui !

— Bien, *senorita* ! défendre son honneur n'est jamais un crime, répliqua vivement le jeune homme.

Mais il faut que j'emporte ce cadavre, n'est-ce pas ? et que jamais on ne sache comment ni par quelle main il a été frappé.

— Et si on te surprend, si on te saisit, si on t'interroge, que répondras-tu ? dit-elle avec anxiété.

— Ce que je dirai ? que j'ai tué ce terrible commandeur ! parce qu'il a eu moins de pitié de mon pauvre vieux père que d'un de ses chiens favoris, et qu'il a causé sa mort. La vengeance m'aura mis le couteau à la main. Voilà tout.

— Mais sais-tu quel supplice t'est réservé si tu t'avoues le meurtrier de don Ramon ?

— Je subirai la peine du garrot ; mais je mourrai heureux si je puis me dire : Grâce à ma mort, dona Carmen est libre !

elle est heureuse, et personne ne la soupçonne ! N'est-ce pas là bien mourir ?

Le cœur généreux de la jeune fille fut ému par ces simples paroles :

— Mais dois-je accepter un tel sacrifice ? dit-elle aussitôt. Non, ce serait pour moi un remords éternel, ne touche pas à ce cadavre, Joaquin, je te le défends !

— Laissez-moi faire mon devoir, répondit-il en relevant le cadavre et l'enveloppant d'un de ces sacs de toile que tous les pêcheurs de perles portaient en bandoulières. Maintenant, je puis encore échapper à tous les regards.

Dona Carmen continuait d'hésiter, que déjà le jeune pêcheur avait disparu et descendait du balcon avec son étrange fardeau.

Il se dirigea vers le bois de mangles, et il allait en atteindre la lisière, lorsqu'il entendit un bruit léger qui eût été insaisissable pour l'oreille d'un Européen.

Il s'arrêta aussitôt, mais il était trop tard. Deux hommes sortirent du bois avec précaution et lui demandèrent à voix basse en espagnol :

— Où vas-tu, camarade ?

— Voilà un silencieux personnage ! dit un des nouveaux venus. Déchargeons-le toujours du fardeau qui pèse sur ses épaules.

Joaquin frissonna de tous ses membres. Ils lui enlevèrent le sac de toile et s'étonnèrent de le trouver si lourd.

— Que contient ce sac ? dit l'un. Des piastres ou des perles volées sans doute.

— Allons ! reprit l'autre, nous aurons mis la main sur quelque esclave de *Rancheria* qui allait se faire marron.

Joaquin resta muet.

Les deux hommes délièrent et ouvrirent précipitamment le sac.

— Un cadavre ! murmurèrent-ils avec stupeur. Ah ça ! camarade, quel métier faisons-nous donc ?

— Ce cadavre, répondit hardiment le pêcheur, est celui de don Ramon Carral, commandeur de la *Rancheria*. Maintenant, faites de moi ce que votre devoir vous ordonne !

— Le commandeur ! dit un des inconnus. Le coquin ne pouvait manquer de finir d'une façon tragique !

Cette fois ce fut au tour de Joaquin d'être surpris de cette oraison funèbre.

— Mais comment te nomme-t-on, l'ami ? Il me semble que ta voix ne m'est pas inconnue.

— Je crois aussi reconnaître la vôtre, dit le pêcheur.

— Mais oui vraiment ; c'est Joaquin Requiem !

— Et moi, je parle au Léopard !

— Je ne croyais pas que nous dussions nous revoir si tôt, observa le boucanier ; mais après un pareil coup, tu ne peux rester ici. Tu es bon pilote et bon tireur ; tu connais la côte : viens avec nous.

— J'allais vous le demander, dit Joaquin. Mais mon père, Melchior, va mourir : je veux lui dire un dernier adieu.

— Nous t'accompagnerons, répliquèrent les deux aventuriers.

— Hâtons-nous ! dit le pêcheur.

— Faisons mieux, répartit le Léopard. Allons de ce pas, Joaquin, à ton ajoupa, et pendant ce temps Vent-en-Panne nous délivrera de cette proie de requins et de crocodiles, puis il viendra nous rejoindre.

Vent-en-Panne entra dans le bois, emportant le cadavre du commandeur, tandis que le boucanier et le pêcheur gagnaient la hutte de ce dernier.

L'ajoupa était lugubrement éclairé par une torche de résine qui fumait dans un coin. Le Léopard s'arrêta immobile sur le seuil, de sorte que Melchior ne pouvait le voir, Joaquin s'approcha en tremblant, et s'agenouillant près du grabat, regarda son père. Le vieillard luttait contre l'agonie. Une sueur mortelle baignait son front. Ses regards étaient glauques et effarés. Ses mains semblaient chercher quelque chose dans le vide. Quand Joaquin les serra dans les siennes,

Melchior parut plus calme, et un sourire suprême rayonna sur son visage.

— Je vais bientôt mourir, mon fils ! dit-il d'une voix éteinte. Mais je suis tranquille, puisque je t'ai enseigné l'obéissance envers ceux que la Providence a mis au-dessus de nous. Pourquoi es-tu resté absent si longtemps Joaquin ?

— Un devoir à remplir, mon père ! balbutia le jeune homme. Mais ne vous tourmentez pas, je reste auprès de vous maintenant.

— Pourquoi ta voix est-elle si amère et si sombre, mon fils ? Garde-toi de caresser des pensées de haine et de vengeance, car ce sont là des passions qui troublent la vie entière !

— Mais quand on est outragé, mon père ? interrompit Joaquin.

Il faut pardonner ! mon enfant. Ah ! que l'on regrette souvent de ne pas avoir pardonné... Que je voudrais, moi à cette heure où je vais paraître devant Dieu, ne pas avoir été, un jour, trop cruel, trop impitoyable ! Mais, ajouta-t-il, comme emporté malgré lui par un souvenir terrible, mais l'orgueil cuirasse les cœurs d'airain... l'honneur ne souffre pas de taches au blason d'un gentilhomme !

Puis, voyant la surprise de Joaquin, il reprit avec effort :

— Ma tête s'égarera !.. nous qui sommes de pauvres gens, nous ne devons pas nous révolter contre les caprices d'un maître !

— Désormais il n'aura plus de caprices ! murmura sourdement le pêcheur.

— Que veux-tu dire, Joaquin ? s'écria Melchior, me tromperais-tu ?

Puis apercevant les taches de sang qui rougissaient les mains du jeune homme, il ajouta :

— Qu'as-tu fait ? malheureux enfant ! Réponds ! qu'as-tu fait ?

— Mon père, répondit Joaquin troublé, eh bien ! oui ! je dois l'avouer, ce sang est celui du commandeur. Votre bourreau est mort avant sa victime.

— Ainsi donc, reprit le vieillard en levant au ciel ses mains amaigries, c'est en vain que j'ai voulu te faire un bonheur humble et obscur en soufflant loin de toi toutes les fumées de

la vanité et de l'ambition. Mon sang a parlé dans tes veines. Vous l'avez donc voulu, ô mon Dieu ! et je n'ai plus le droit d'éteindre ma race et mon nom dans l'obscurité et l'oubli !

— Que voulez-vous dire, mon père ? s'écria le pêcheur de perles.

— Ce que je veux dire, Joaquin Requier, c'est que tu es gentilhomme par le sang, c'est que tu es par le cœur le digne descendant des marquis de Coassé !

Le Léopard fit un mouvement de surprise.

— Moi, noble ! vous ne me trompez pas, mon père ? dit le pêcheur foudroyé par cette révélation inattendue.

— Que Dieu me prête encore quelque force et tu vas tout

savoir, répondit Melchior.

L'impassible bouccarier avait fait deux pas vers le grabat du vieillard. Si Joaquin l'eût regardé, il l'eût vu essuyer ses yeux, humides pour la première fois depuis bien des années sans doute. Mais Joaquin ne pensait guère à lui. Il écoutait son père, qui commençait ainsi :

Mon père était un de ces rudes gentilshommes habitués à se croire seigneurs absolus de leurs domaines et à y exercer haute et basse justice, comme les anciens barons des temps féodaux. Il aurait donné sa vie pour le roi Louis XIII, qu'il regardait comme son suzerain, mais il se croyait aussi noble que lui. Il avait un caractère altier et violent, et je ne crois pas l'avoir vu sourire deux fois dans toute ma jeunesse. Sa vie n'avait été marquée que par des chagrins. Il adorait ma mère, et elle était morte en



A ce gibet ils virent pendre un cadavre. Ce cadavre était celui de Grammont.

donnant le jour à mon frère cadet Petris. Aussi le marquis ne pouvait-il voir ce pauvre enfant sans que ses sourcils noirs se joignissent d'une façon menaçante et sans qu'un tremblement nerveux agitât ses lèvres. Il n'était pas maître de cette impression de haine. Les enfants ne se trompent pas aux symptômes des sentiments qu'ils inspirent, et, les yeux fermés, ils devineraient bien vite ceux qui les aiment ou les haïssent ; mon pauvre frère, qui avait le cœur naturellement fier, souffrait plus qu'un autre, et faisait toujours comme un coupable, la présence de notre père. Tandis que ce dernier me

permettait de me suspendre à son cou, qu'il me berçait sur ses genoux, qu'il passait sa main dans les boucles de mes cheveux, croyant voir revivre sur mon visage les traits de ma mère, il exilait Petris au bout de la chambre, pour le punir des petits délits que nous avions commis ensemble. La vie solitaire du marquis avait changé peu à peu sa mélancolie en dureté et en humeur chagrine, moi seul avais le don d'apaiser ses plus violentes colères. Je le vois encore marchant dans la salle des tableaux de famille, d'un pas à faire gémir les vieilles poutres du château, redressant sa haute taille, les boucles de ses cheveux gris s'émoussant sur son large front, et son regard triste fixé sur la mer furieuse, qui bouillonnait contre les rochers, tandis que le vent rasait les bruyères et venait s'en-gouffrer dans la grande cour. La cloche du dîner le surprenait souvent dans cette contemplation, où il s'oublait des heures entières. Quelquefois il regardait les armes suspendues en trophées à la muraille et disait d'une voix mélancolique :

— Ces épées se rouillent ! elles ne sortiront plus du fourreau : elles ne reluiront plus à mes mains.

— Pourquoi donc, mon père ! lui dis-je un jour.

— Parce qu'elles ne sont plus à la mode actuelle, répondit-il avec un sourire amer, parce qu'elles ont vieilli comme leur maître, et que l'on n'aurait si j'allais montrer ma fraise gommée dans l'antichambre du *Bas-Rouge*. Il ne désignait jamais autrement l'ex-évêque de Luçon, alors cardinal de Richelieu. Puis, comme mécontent d'en avoir tant dit, il me tourna brusquement le dos et s'éloigna.

Chose singulière ! mon frère ne semblait pas jaloux de la préférence que m'accordait notre père. Il m'aimait ; il subissait par affection, tous mes caprices d'enfant gâté. La vieille femme de charge du château, qui ne pensait qu'à flatter tous mes désirs et à ne parer comme un petit saint, négligeait souvent de remettre en état les vêtements que le vagabond, comme elle nommait Petris, déchirait à tous les arbres et à tous les buissons de la campagne. Mais il ne parut jamais remarquer que j'avais une belle toque de velours, une collerette à tuyaux, un pourpoint de satin, tandis qu'il était couvert d'humble rature. Quand notre père nous permettait d'aller ensemble aux fêtes des villages voisins, comme nous étions joyeux ! Je me rappelle toujours ce bon Petris. Comme il me prenait délicatement dans ses bras, pour serrer les traînes et les ruisseaux, de peur que je ne mouillasse le bout de mes bottines neuves ! Car il était, quoiqu'il plus jeune, bien plus robuste que moi. Comme il chantait gaiement, une fois en plein air ! Comme il aspirait avec délices les senteurs amères des ajoncs ! On eût dit d'un captif échappé d'une prison. Et au tir d'arbalète, quelle adresse ! toujours il remportait le prix. Jamais il ne me dit qu'il m'aimait, mais voici ce qu'il fit une fois pour moi : cela ne s'oublie pas. Nous revenions, vers onze heures, du bourg de la Tremblade. Le ciel était noir : tout-à-coup nous vîmes briller dans l'ombre comme deux charbons ardents. On parlait depuis quelque temps dans le pays d'une louve affamée à qui on avait tué ses petits : cela me revint en mémoire, et j'eus peur. Nous nous tenions par la main Petris et moi, et nous tremblions, nos yeux s'avancant toujours. Alors Petris lâcha ma main, me cria : "Sauve-toi, petit frère !" et, son bâton de cornouiller à la main, il marcha hardiment sur la bête. Je ne pouvais remuer, mes pieds étaient scellés au sol ; Petris, sans s'en douter, lui porta un coup terrible au flanc droit. La louve tomba, mais elle se releva aussitôt en hurlant d'une façon lamentable. Elle s'avancant par bonds irréguliers. Petris alors lui glissa son bâton entre les dents et la força à rester ainsi usée jusqu'à ce qu'elle perdit le souffle. Elle retomba sur son flanc de charne. Petris reprit son bâton ; sa main était toute de sang. Il acheva la bête tant bien que mal, puis il vint à moi, et nous courûmes tout d'une haleine jusqu'au château, sans parler. Avant d'entrer, je lui dis : "— Tu dois bien souffrir ? — Un peu, dit-il en souriant. En vérité, je crois que j'aurais eu peur si j'avais été seul ! Je ne sais pourquoi, mais ce mot me fit pleurer. Il ajouta d'une voix inquiète : — ne dis rien de ceci à ton père, car il ne te laisserait plus sortir avec

moi, et il me gronderait de t'avoir ainsi exposé." Je lui promis le secret, mais je ne puis m'empêcher d'être surpris qu'il eût si peur d'une réprimande de notre père, lui qu'une louve n'avait pas effrayé.

"Notre jeunesse se passa ainsi, un peu solitaire, mais heureuse. Je venais d'atteindre ma vingt-cinquième année. Un matin, mon père me fit appeler dans sa chambre, et me dit : Bernard, est-ce que tu ne penses pas à l'avenir ? est-ce que la vie que tu mènes ici remplit tous tes désirs ? — Oui, monsieur, répondis-je respectueusement. — Et jamais tu n'as songé à ce qui se passe hors de ce petit coin de terre ? Jamais tu n'as souhaité d'entrer dans une carrière qui te permit d'être utile à ton pays ? A cette demande, je devins rêveur. Quelques images tumultueuses traversèrent mon esprit. Je répliquai : Oui, monsieur, quelquefois je me réveille en sursaut, la nuit, au milieu d'un songe, et il me semble vaguement entendre comme un appel de clairons, un choc d'armes qui se brisent, le hennissement des chevaux qui piaffent ; mais je pense que c'est le vent qui agite les armures suspendues dans la grande salle, et le jour venu, j'oublie tout cela ! — Ecoute, Bernard, reprit le marquis en jetant sur moi un regard satisfait, moi je suis vieux, et je ne dois plus penser qu'à me coucher bientôt dans la tombe de nos aïeux. Mais toi, mon fils, tu dois ta dette de sang au roi et à la patrie. Il faut donc nous séparer. S. A. R. monsieur daignera nous demander après-demain l'hospitalité. Je te présenterai à lui, et si tu lui conviens, il t'emmènera avec ses gentilshommes.

"Je restai comme frappé de la foudre. Je voulus répliquer ; les sanglots me coupèrent la parole. Mon père se faisait violence pour paraître ferme.

— Il le faut, mon fils, reprit-il d'un air sévère. Tu es un homme maintenant, et tu dois agir en homme. J'eusse mieux aimé te garder ici et perdre ton avenir que de te faire le gage du *Bas-Rouge* ; mais le prince Gaston d'Orléans est un noble maître !

"Avec quel trouble dans le cœur j'attendis le terrible jour ! Je ne pouvais dormir. Par moments je pensais à paraître maussade, sot, mal élevé devant le prince, pour qu'il ne voulût pas de moi. Un instant après j'allais tourmenter la vieille femme de charge pour qu'elle apportât le plus grand soin à ma toilette. Déjà l'ambition et la vanité m'avaient mordu au cœur. Quand les fanfares annoncèrent l'arrivée de *Monsieur*, je me sentis défaillir. Ce fut bien autre chose quand mes yeux collés aux fenêtres entrevirent toute cette cavalcade de gentilshommes, de pages et d'écuyers magnifiquement habillés qui l'accompagnaient. Je n'éprouvai plus qu'une crainte, celle de lui déplaire. Mon père, le marquis de Coesé, ce seigneur absolu, tenait humblement l'étrier du cheval de S. A. Rien au monde ne pouvait me donner une plus grande idée de la puissance du prince. Le marquis me présenta. Tous les regards se portèrent sur moi avec curiosité ; je devins rouge comme le feu. Les gentilshommes sourirent et chuchotèrent entre eux. D'un coup d'œil je compris qu'ils plaisantaient sur le sujet de mon costume à l'ancienne mode, qui contrastait avec mon air de jeunesse. *Monsieur* lui-même semblait me regarder avec quelque surprise. Ma vanité se révolta et je lui dis aussitôt en m'inclinant :

— Monseigneur, mon pourpoint n'est pas taillé au goût de la cour, comme ceux de ces messieurs, mais il sera aussi bon que les leurs pour essayer le feu au service de Votre Altesse.

Ma réponse lui plut. Il se tourna vers les plus grands ricards et leur dit : — Eh bien, Fontailles, et vous, Montresor, que pensez-vous de la riposte ? peut-être mettrons-nous le jeune homme à même d'user sa défroque ! Tu viendras avec nous, petit !

"Sans attendre ma réponse, il dit à mon père :

— Marquis, j'en vois pas votre autre fils ?

"Mon père se troubla. Il avait oublié Petris jusqu'au dernier moment. On l'avait cherché partout ; on ne le trouva pas. Humilié par la première fois de sa vie peut-être du délabrement de ses vêtements, il s'était caché. Un nuage

couvrit le front de son plus, qui répondit laconiquement :
 Monseigneur il est malade !

« Je dois te l'avouer, Joaquin, de tout le jour je ne pensai pas à mon pauvre frère. J'avais la tête éblouie de la conversation des gentilshommes du duc d'Orléans. Ils parlaient de mille choses si nouvelles pour moi, de duels, de bals masqués, de jeux effrénés; j'ouvris de grands yeux à leurs récits. *Monsieur* paraissait enchanté de mes questions, de mes naïvetés. Plusieurs de ses courtisans devenaient déjà les miens. Un monde inconnu troublait mon imagination, l'attirait vers l'avenir, et me rendait ingrat pour mon passé. Le lendemain pourtant je m'informai de Petris au moment de partir; mais mon père me répondit froidement :—Ne prononce plus ce nom, Bernard ! Ce méchant sujet n'est plus de la famille. Il s'est enfui, sans doute, pour mener la vie d'un vagabond ! Je le renie à jamais.

« Je voulus implorer sa grâce; mais le prince fit un geste. On sonna le signal du départ. Je n'eus que le temps d'embrasser mon père, de monter à cheval et de partir. Je ne retournai pas la tête vers les tourelles du château, de peur de me compromettre aux yeux de mes nouveaux compagnons. A un coude de la route, où on cessait de les apercevoir, des valets du prince se prirent de querelle avec un jeune gars qui était couché au pied d'un arbre, un fusil à la main, et ne voulait pas leur céder deux lièvres qu'il venait de tuer. Nous nous approchâmes. Je reconnus Petris, et je devins pâle. Quand il me vit, il cessa de résister et me regarda, comme pour me faire juge du différend. J'aurais dû lui tendre les bras et l'appeler mon frère devant tous: une mauvaise honte me retint. Il avait le visage et les mains hâlées, ses vêtements étaient presque des haillons. Je lui dis rudement : Vous avez tort ! Je tremblais qu'il se laissât aller à un mouvement de colère et qu'il ne se nommât devant ces nobles ralleurs. Mais non, il s'éloigna sans mot dire, mais en me jetant un regard à fendre le cœur ! C'était un reproche, si tendre, si douloureux, si résigné, que tout autre que moi eût rougi de la lâcheté que je venais de commettre. Je me contentai de dire aux valets : Laissez-le aller ! ne lui faites pas de mal !

« Il resta immobile, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux et il nous regarda partir ! Voilà les fautes que Dieu ne pardonne pas, mon fils. Hélas ! j'ai pourtant bien expié depuis cet excès de vanité féroce.

« Je devais revoir encore une fois Petris, mais dans de terribles circonstances.

« Je passerai rapidement sur la vie de folies et d'intrigues que je menai à la cour de *Monseigneur*. Le jour, j'écrivais des sonnets que l'on applaudissait chez Marion Delorme; je faisais des armes à l'académie; j'allais rire à Tabarin ou aux joyeux sermons du petit père André; quand j'avais trop perdu aux dés, à la paume ou à la boule, je recourais aux usuriers Dobillon et Jacomency, comme Montmarin, Blot, Villemore, de Suza et tous ses amis. La nuit, nous courions les rues, déguisés, nous rossions le guet, nous brisions les lanternes, nous tirions les manteaux des bourgeois attardés. J'avais le cœur vide, mais la tête suffisamment occupée. Sous toutes nos folies couvaient sans cesse des intrigues politiques qui rataient comme des fusées d'artifice mouillées par la pluie. Gaston d'Orléans passait six grands mois à racoler des conspirateurs, puis il employait le reste de l'année à obtenir son pardon de l'Eminence Rouge, en livrant un à un tous ses complices à la hache du bourreau. Il fallait qu'il m'aimât véritablement, car jamais il ne voulut me laisser conspirer avec lui.

« Il y avait trois ans que j'étais à la cour, lorsqu'un soir *Monsieur*, qui depuis plusieurs jours paraissait inquiet, taciturne, embarrassé, comme chaque fois qu'il rêvait quelque grand projet, me retint pour lui faire la lecture après la sortie de ses gentilshommes. C'était un prétexte. Dès que nous fûmes seuls, il me prit la main et me dit :—Tu m'es attaché, n'est-ce pas, Bernard ? Tu n'es pas un de ces espions que le cardinal a chargés d'écouter battre mon cœur et d'épier les mouvements de mes lèvres ?—Je faillis hausser les épaules. Il

reprit :—J'ai trouvé moyen de faire pièce au *Bas-Rouge*, et si tu veux m'aider...—Ordonnez, monseigneur.—Tu sais que le vieux chat-tigre a banni mon fidèle serviteur, le comte Rochefort. J'apprends aujourd'hui qu'il lui a fait écrire par Chavigny, son secrétaire. Il veut l'attirer dans son parti par de bonnes propositions. Il a entendu parler de la merveilleuse beauté de la fille du comte; il lui demanda sa main pour un de ses partisans, le brave Schomberg, duc d'Halluin. Eh bien ! j'ai trouvé un victorieux rival à opposer à Schomberg !—Et ce rival, monseigneur ?—C'est moi, reprit-il d'un air triomphant.—Je ne pouvais croire à cette étrange nouvelle. Je voulus répliquer. Il m'interrompit.—Je n'écoute pas un mot, Bernard ! c'est une chose décidée. Je garderai un ami véritable, et je me serai marié sans la permission de mon frère, à la barbe de maître Gonin, qui en enragera !—Mais ce mariage sera cassé !—C'est ce que nous verrons. Avant tout, il faut que je sois certain que la beauté de la jeune comtesse vaille les bruits qu'on en répand, et c'est toi que j'envoie à Bruxelles pour m'en assurer.

« A ces mots je ne sais quel involontaire presentiment m'agita. J'essayai de résister, mais inutilement. Quatre jours après, j'étais chez le comte de Rochefort, qui me reçut à cœur ouvert, sans se douter de ma mission. Mais quand j'eus vu sa charmante fille, que devins-je ! Jusqu'alors je n'avais pas aimé. A son aspect, je me sentis interdit et tremblant. Je voulus parler et je ne pus que balbutier quelques phrases décousues et embarrassées. J'avais toujours ri de ces grandes passions qui vous frappent subitement au cœur comme un coup de foudre. Je les compris. La beauté d'Adélaïde de Rochefort surpassait tout ce que j'avais rêvé. Je ne pus me faire à la pensée que moi-même je mettrais sa main dans la main d'un autre. Je connus la violence de mon amour par celle de ma jalousie soudaine. Le soir même j'écrivis à *Monsieur* qu'on l'avait trompé, que Mlle de Rochefort était tout au plus une belle statue, qu'elle avait la taille raide, les yeux bleus et bien fendus, mais trop grands, la bouche vermeille, mais trop pincée; enfin je calomniais autant que possible cette physionomie si touchante qui m'avait ébloui. A tout cela, je joignais des raisons politiques. Sur ces entrefaites, Montrésor, qui arrivait de Nancy, fit entrevoir à *Monsieur* les avantages d'une union avec la fille du duc de Lorraine, qui deviendrait pour lui, en cas de besoin, un puissant allié. Si bien que Gaston d'Orléans renonça tout-à-fait à son premier projet.

« Mais ce n'était pas tout. Il fallut circonvenir habilement *Monsieur*, de manière à ce qu'il me donnât lui-même l'ordre d'épouser la belle Adélaïde, pour retenir par un lieu de plus le comte de Rochefort dans son parti. Je feignis d'y consentir par pure obéissance et comme si c'était un grand sacrifice. Je ne déplaisais pas à la jeune fille; le comte accorda sa main au favori de Gaston, et je passai alors à Bruxelles les trois plus beaux mois de ma vie. Mais bientôt une lettre de Montrésor m'arrêta que *Monsieur*, ayant pitié de mes ennuis, me rappelait. Je vis alors la faute que j'avais commise. Il fallait m'arracher de ce paradis où j'aurais voulu passer tous mes jours. Quand j'annonçai ma résolution à Adélaïde, elle devint toute pâle et me dit en fondant en larme.—Vous ne m'aimez donc pas comme vous le disiez, puisque vous me quittez ?—Rien au monde n'éteindra mon amour, lui répondis-je en l'imbrassant. Mais puis-je trahir la confiance du prince, cesser de veiller à ses intérêts, de lui donner mes conseils et mon sang si c'est nécessaire ?—Vous ne m'aimez pas, reprit-elle avec un son de voix profond, vous ne pensez qu'à votre ambition. Le bonheur est ici : le chercher ailleurs, c'est le fuir ! Croyez-vous quela pensée que vous servez le duc d'Orléans pendant que vous êtes loin de moi me console de ne plus vous voir ? Non, Bernard, vous ne m'aimez pas !—Je vous jure.—Ne jurez pas. On ne fait de serments que quand on veut les trahir. Croyez-vous donc que la joie de *Monsieur* et de tous vos amis à vous revoir puisse essayer la moindre des larmes que votre départ me fait verser ?

J'étais profondément ému; que faire ! Mes hésitations ces-

sèrent toutefois bientôt ; Monsieur m'enjoignit de revenir près de lui ; la rébellion qu'il préparait de longue main allait éclater. Les luttes auxquelles nous allions nous trouver mêlés faisaient un devoir à ma femme de rester près de son père. Quelques semaines après, j'appris ta naissance.

Au milieu des intrigues de la cour, l'inquiétude, la tristesse m'avaient mal disposé l'esprit. Un jour j'entendis au cours un officier qui parlait de Gaston d'Orléans en termes fort légers. C'était un cardinaliste. Le feu me monta au visage. Je me pris de querelle avec lui. J'étais heureux de donner à Monsieur une nouvelle preuve de mon dévouement. Le rendez-vous était fixé à 7 heures du soir. Je trouvai mon adversaire au rendez-vous. Je le blessai au bras droit. Monsieur me parla de ce duel le soir même, mais d'une façon contrainte, ce qui me surprit. Un grand événement se préparait.

Le cardinal de Richelieu se trouvant fort malade et ayant besoin d'arracher au roi quelques nouvelles concessions, résolut de lui procurer la surprise d'une réconciliation avec son père. Pour ne pas trop s'avancer, il envoya à Monsieur de Chavigny, son secrétaire. Nous fîmes grand accueil aux cardinalistes, car nous commençons à nous lasser de l'exil et à désirer vivement revoir la cour de France. Il y eut, dès le lendemain, gala à l'hôtellerie des Trois-Mores, où Chavigny était descendu. J'étais chargé de traiter confidentiellement avec les Bas-Rouges des clauses de l'amnistie, et nous causâmes politique et nouvelles, tout en vidant force flacons. J'étais vraiment de fort bonne humeur, car je voyais avec plaisir Monsieur sur le point de rentrer en grâce.

Malheureusement, la faveur dont Monsieur m'honorait avait fait naître contre moi une violente jalousie. Mes adversaires, pour donner plus d'éclat à leur haine, ne manquèrent pas de s'emparer des prétextes que leur fournit l'arrivée des cardinalistes.

— Depuis combien de temps êtes-vous attaché au service de Son Altesse ? me demanda le duc de Fontailles.

— Depuis quatre ans environ, Monsieur.

— C'est beaucoup de chemin fait en quatre ans, observa le cardinaliste. N'êtes-vous pas son secrétaire intime ; son confident, le dispensateur de ses grâces ? Monsieur vous aime donc beaucoup, noble marquis ! Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? répondis-je avec chaleur, vous me le demandez. Mais parce qu'il sait qu'il a en moi un serviteur loyal et dévoué ; parce que chacun de ses bienfaits lui est compté dans mon cœur, parce que jamais je ne le trahirai, moi, et que je donnerais ma vie pour le sauver du moindre danger. Est-ce qu'il y a ici quelqu'un qui doute de cela ?

— Il nous la donne bonne avec son dévouement, dit l'un. Et la faveur, Monsieur de Cossé, et le caprice de votre bien-aimé maître, vous n'y pensez guère, n'est-ce pas ?

— Une épée, une épée, m'écriai-je !

— Mais au même instant un étranger, qui était entré depuis quelques minutes dans la salle de l'hôtellerie, sans qu'on eût fait attention à lui au milieu du tapage, s'approcha de Chavigny et le frappa de son gant au visage.

Le cardinaliste se leva, les yeux étincelants ; mais quand il eut remarqué le costume plus que modeste de l'inconnu, il lui dit d'un ton de mépris :

— Êtes-vous gentilhomme, monsieur ?

— Petris de Cossé sera à vos ordres aujourd'hui même à l'Étang de Saint-Jean, monsieur !

Je restai frappé de stupeur à la vue de mon pauvre frère que Dieu semblait envoyer à mon secours dans ce terrible moment.

M. de Chavigny le salua courtoisement et lui répondit qu'il aurait l'honneur de se rendre à son appel avec deux seconds à six heures.

En quelques minutes tous les convives disparurent. Fontailles et Montrésor avaient serré la main de Pétris d'une manière significative.

Je restai seul dans cette salle si tumultueuse un instant auparavant, vide, lugubre, silencieuse à cette heure. Pétris

m'apprit qu'il avait voulu me voir une dernière fois avant de quitter la France, car il allait s'embarquer à Dieppe pour l'Amérique du Sud. Il m'accompagna jusqu'au palais, mais je le pria de me laisser monter seul dans l'appartement que m'avait donné le prince. Voilà donc la récompense de six années de fidèle loyauté ! Moi, un ambitieux ; moi, un hypocrite !

— Je ne sais quel vertige s'est emparé de moi ; je t'emportai, laissant cette demeure où je ne devais plus rentrer.

— Je ne revis pas Petris. Il avait blessé M. de Chavigny, tué un de ses seconds et mis l'autre hors de combat avec l'aide de Montrésor. Il fut obligé de s'enfuir et de se cacher jusqu'à son départ pour l'Amérique. Une lettre de lui m'annonça qu'il allait à la Jamaïque. Moi, je me réfugiai en Espagne avec toi, Joaquin, après avoir changé de nom et réalisé quelques valeurs. Plus tard, dans l'espoir de retrouver mon frère, je m'embarquai pour Hispaniola ; mais nulle part je n'eus de ses nouvelles, et après diverses catastrophes, ayant usé nos dernières ressources, je me vis réduit à vivre de ma force et de mon adresse à la chasse et à la pêche. J'ai trouvé dans cette condition misérable quelques jours heureux, où la fatigue m'a fait oublier les souvenirs toujours amers et douloureux du passé. Ta mère, qui était arrivée à Nancy quelques jours avant cet incident, s'était refusée à me suivre. Il est inutile que je te fasse connaître la cause de cette conduite. Et à cette heure où la mort va me saisir, où je vais paraître devant Dieu, je te jure mon fils que je n'emporte qu'un regret, c'est d'avoir été ingrat envers mon frère Petris, et de m'être montré indigne de son amitié !

— Et s'il te pardonnait, Bernard ? interrompit brusquement une voix émue.

— Quelle voix ai-je entendue ? murmura le vieux Melchior en étendant ses bras débiles vers le seuil de l'ajoupa.

Joaquin surprit se retourna. Le Léopard s'avançait vers le grabat du moribond.

— Est-ce une ombre, un fantôme que Dieu m'envoie à ma dernière heure ? reprit avec stupeur le vieillard, tandis qu'une joie céleste rayonnait sur son visage.

— Non, répondit le Léopard, mais c'est ton frère lui-même, c'est Petris de Cossé qui, lui non plus ne t'a pas oublié, et qui t'aime comme le jour où il te défendit contre la louve, comme le jour où il se battit avec M. de Chavigny !

— Mon frère ! mon bon Petris !

Et Melchior se souleva par un dernier effort sur son grabat et raidit ses bras pour attirer à lui le boucanier. Mais cette émotion fut trop forte pour son état de faiblesse, et quand le Léopard le serra sur son cœur, il n'étreignait plus dans son embrassement qu'un corps inanimé.

— Vous m'avez pris le dernier baiser de mon père, dit avec tristesse Joaquin en touchant de ses lèvres le front glacé de Melchior.

— Mais je le remplacerai auprès de toi, j'en fais le serment devant Dieu, répliqua le boucanier. Maintenant il s'agit de ne pas abandonner cette dépouille sacrée aux outrages. Nous allons creuser une fosse où elle reposera en paix et où plus tard nous pourrions venir prier tous les deux.

En ce moment Vent-en-Panne arriva dans l'ajoupa. Avec son aide, ils enterrèrent Bernard de Cossé dans un fourré de bois de Mangles, qu'ils eurent soin de bouleverser, comme si quelque sanglier ou taureau sauvage l'eût traversé. Puis ils regagnèrent leur barque, cachée dans une petite anse sous un amas de branches vertes et de racines, et ils se dirigèrent rapidement vers le port de la Paix.

Le cœur de Joaquin se serra en voyant fuir le rivage—O mon Dieu ! murmura-t-il, je laisse derrière moi tout ce que j'ai aimé, mon pauvre père que je ne reverrai plus en ce monde, et vous, dona Carmen, dont je suis peut-être séparé pour toujours ; chacun de nous sera mort pour l'autre, mais votre image vivra éternellement dans mon cœur !

— Mon neveu, dit brusquement le Léopard, ne sois pas faible comme une femme. D'ailleurs, nous avons battu le

terrain et accompli notre mission. Dans huit jours, peut être, tu reverras la Rancheria.

— Dans huit jours ! s'écria Joaquin, le regard étincelant, et dans quel but ?

— Chut ! mon garçon ! reprit le boucanier en souriant d'un air mystérieux. C'est un secret d'état.

III

LE LÉOPARD

Les Frères de la côte avaient adopté ce nom pittoresque pour témoigner de leur union entre eux et de l'indépendance de leur terrible association.

Au moment où se trouve engagé notre récit, un grand événement venait d'avoir lieu. Les Espagnols, de plus en plus alarmés des progrès des aventuriers, les avaient laissés s'enhardir dans leur téméraire confiance, en se résignant à une prudence presque poltronne et laissant à peine leurs petits navires raser timidement les côtes. Puis, tandis que les barques des filibustiers s'égarèrent au loin à la piste des galions, ils avaient réuni leurs forces et capturé par un audacieux coup de main l'île de la Tortue, que les aventuriers avaient négligé de fortifier. Ceux des *habitants* qui n'eurent pas la tête tranchée furent pendus. Quelques-uns parvinrent à gagner dans leurs canots la pointe de Hispaniola, où les boucaniers avaient établi le quartier-général de leurs chasses.

Tels furent les détails que le Léopard donna à Joaquin avant d'aborder le port de la Paix.

A l'heure présente, les Frères de la Côte brûlaient du désir de reconquérir l'île de Tortuga. Un déserteur catalan venait de leur annoncer une importante nouvelle.

Cromwell, lord protecteur d'Angleterre, secrètement désireux de l'alliance des aventuriers, avait envoyé une expédition en leur faveur dans la mer des Antilles, sous les ordres du célèbre amiral Richard Blake, le vainqueur de Tromp et de Ruyter. Mais cette expédition, chargée d'armes de chasse, d'objets d'échange, de munitions, montée par trois cents soldats de marine et un grand nombre d'émigrants, battue et dispersée par une violente tempête, était venue s'engraver au Port-Margot. Là, elle se trouvait bloquée d'un côté par une flotte espagnole, de l'autre par les canons de deux batteries élevées sur la côte. Pour comble de malheur, les Anglais se voyaient privés de leur grand-amiral, lequel était descendu avant la tempête dans une des embarcations qui ne s'était pas ralliée au reste de l'expédition. Pris ainsi entre deux feux, découragés, les Anglais avaient déclaré aux espagnols que, ne reconnaissant aucune autre autorité que celle de l'amiral, seules confident de la pensée de Cromwell, ils ne s'engageraient dans les terres sur la foi de nul autre, crainte de piège ou de trahison. Ils promirent de plus que si dans cinq semaines sir Richard Blake n'avait pas reparu au milieu d'eux, ils repartiraient pour l'Angleterre sous une escorte supérieure de vaisseaux espagnols. A ces conditions, ils avaient obtenu des vivres. De leur côté, les Espagnols avaient juré que l'amiral ne parviendrait pas au Port-Margot ; leurs croisières s'étaient multipliées, et ils avaient lancé de tous côtés des éclaireurs et des espions. Le déserteur catalan offrait, du reste, de guider une troupe de trappeurs jusqu'au rivage où campaient les Anglais. On aurait pu suspecter sa véracité si son rapport n'eût été confirmé par l'arrivée d'une chaloupe de l'expédition britannique qui avait abordé au port de la Paix, montée par un lieutenant de vaisseau et dix matelots.

Les filibustiers tinrent donc un grand conseil après le retour du Léopard. Ils y admirèrent Joaquin, qu'ils baptisèrent du nom de Montbars, déjà illustré dans leurs traditions. Il fut décidé, à la majorité des voix, que douze maîtres boucaniers entreprendraient une partie de chasse dans la direction du Port-Margot, et que s'ils parvenaient à tromper la surveillance des Espagnols, ils entendraient en négociation avec les Anglais et

chercheraient à les décider à faire jonction avec les Frères de la côte, qu'ils aideraient à reprendre Tortuga.

Quant au guide catalan, sa connaissance approfondie d'une route difficile à suivre au milieu de savanes ardentes, d'immenses forêts, de rivières inconnues, rendait son concours indispensable. Mais il répondrait sur sa tête de la fidélité qu'il avait jurée sur le crucifix.

Pendant ce temps les filibustiers devaient inquiéter la flotte espagnole avec leurs grandes barques.

Le Léopard fut désigné comme chef de la chasse. Cette décision n'eut pas été plutôt prise, que le gouverneur, M. du Rossey, lui demanda un entretien particulier qui dura plus d'une heure.

Joaquin veilla, par ordre de son oncle, autour de la tente de M. du Rossey, pour que la conversation ne fût ni interrompue ni écoutée.

Il ne tarda pas à voir rôder d'un air indifférent le guide catalan, qui essaya même de causer avec lui pour se rapprocher insensiblement de l'entrée de la tente, mais les réponses brèves et hautaines du jeune homme le découragèrent, et il s'éloigna.

Deux fois un des marins anglais couvoya Joaquin en passant avec précipitation, comme un homme très affairé, et jeta un regard inquiet et furtif sur la tente, mais se voyant observé, il s'éloigna également.

Involontairement, Joaquin se mit à réfléchir sur l'étrange contraste que présentaient ces deux hommes, sur le visage desquels ne respiraient ni la joviale insouciance, ni la brutalité des Frères de la Côte.

Le marin avait une allure brusque et vulgaire, mais par moments, dans ses yeux bleus, on voyait rayonner un éclair d'intelligence ; dans sa voix, se trahissait l'accent bref du commandement ; dans ses gestes rares on devinait l'homme habitué à jouer avec le danger et à le dominer par son sang-froid. Il inspirait au jeune homme une sorte de respect involontaire.

Le guide, au contraire, déguisait mal ses habitudes de fierté et d'orgueil. Son sourire forcé, en face des aventuriers, prenait une expression sarcastique et amère des qu'il se croyait seul. Ses regards inquiets et subtils observaient et saisissaient toutes choses, mais se baissaient avec une indifférence affectée au premier coup d'œil qui se dirigeait sur lui.

Quand le Léopard quitta le gouverneur, son front était soucieux, et Joaquin entendit M. du Rossey lui répéter à voix basse, sur le seuil.

— Je vous assure, maître, que les Espagnols ont ici des espions, et que toutes les délibérations du grand conseil leur sont connues.

— Je ne saurais le croire, monsieur, répondit le boucanier. Pour moi, j'ai toujours été accoutumé à traiter franchement les affaires. Il est dur, à mon âge, d'avoir, pour mes frères, un secret qui est le premier, mais enfin vous avez ma parole. Ou je périrai à la tâche, ou celui que vous savez parviendra sain et sauf au Port-Margot.

— Je me fie plus à votre parole qu'aux serments du rusé Catalan, qui a juré, sur le crucifix, de nous être fidèle !

— Ah ! c'est une terrible responsabilité que vous m'avez donnée là, M. du Rossey !

— Vous seul pouviez vous en charger, maître. Qui ne sait que le Léopard est le plus dévoué et le plus héroïque des Frères de la côte ?

— Puisse à Dieu que je n'aie pas à me repentir de vous avoir écouté, M. le gouverneur ! C'est peut-être mon devoir, mais c'est la première fois de ma vie que j'aurai cherché à éviter les Espagnols !

Puis, après avoir salué M. du Rossey, le Léopard s'éloigna avec Joaquin. Ce dernier lui demanda alors la permission de l'accompagner et de partager ses dangers.

— Non, répondit le boucanier. C'est là une trop rude besogne pour ton noviciat. Tu resteras ici, je le veux.

— Mais, mon oncle, répliqua le jeune homme, ne m'avez-vous pas promis que je reverrais la Rancheria ?

—J'ai eu tort ! Tu dois : contraire rompre avec tous tes souvenirs de servitude, pour t'accoutumer à la vie libre et aventureuse que tu vas mener avec nous.

—C'est me traiter en femme que le péril épouvante et qui n'est bonne qu'à attendre le retour des guerriers, on dormant au soleil, mon oncle.

—Vous aurez des occasions plus glorieuses de vous signaler contre les Espagnols, mon neveu...

Mais c'est m'exposer aux risées et aux doutes de mes nouveaux compagnons !

C'est assez, monsieur, interrompit brusquement le Léopard. Ma volonté n'est pas une girouette qui tourne à tout vent. Vous resterez ici, c'est entendu.

Joaquin vit bien qu'il était inutile d'insister davantage, mais il jura, au fond de son cœur, de ne pas obéir.

La soirée fut consacrée à fêter les aventuriers qui devaient faire partie de l'expédition. Ce fut une orgie triomphante dans laquelle le guide catalan but et chanta, avec les Frères de la côte, au succès de leur entreprise.

Le lendemain matin, au moment où la troupe des chasseurs, parmi lesquels figuraient les célèbres boucaniers Grammont, Michel le Basque et Pitriens, se disposait à partir, le Léopard vit accourir son engagé Vent en Panne, tout essouffé et suivi des deux bras Gérondif et Curaçao.

—Il y a longtemps que nous sommes séparés, mais nous nous reverrons bientôt, mon garçon, dit le chef d'un air mélancolique à l'engagé.

Que voulez vous dire, maître ? s'écria Vent en Panne confondu d'étonnement.

—Que tu attendras cette fois mon retour au port de la Paix, reprit le Léopard, et que j'ai fait choix, pour cette expédition, d'un autre engagé.

Impossible ! murmura Vent en Panne, qui crut rêver, car depuis six ans il n'avait pas quitté son maître, couchant sous la même tente, chassant avec lui, se battant avec lui, partageant sa bonne comme sa mauvaise fortune.

—Voici ton remplaçant, répliqua le Léopard en lui montrant un homme qui s'avançait vers eux assez lentement, car il boitait un peu du pied gauche.

Joaquin et Vent en Panne reconnurent avec surprise le marin anglais.

Vous plaisantez, maître, s'écria l'engagé. Voudriez vous avoir confiance dans ce lourd matelot qui ne saurait pas distinguer la trace d'un montero espagnol de celle d'un Caraïbe ou d'un franc boucanier ?

Silence, Vent en Panne !

Qui ne saurait faire un quart de lieue en deux heures dans un bois de raquettes, avec ses pieds habitués à se tenir daplomb sur le pont d'un vaisseau !

—Silence, te dis je, si tu tiens à ta peau ! répéta le Léopard. Et toi, garçon, en route, ajoute-t-il en s'adressant au nouvel engagé ; tu es un traînard.

L'Anglais pressa le pas pour suivre le boucanier, et ils rejoignirent ensemble la troupe qui s'était déjà mise en marche dans la direction des montagnes, du côté septentrional de Hispaniola.

Vent en Panne demeura morne, accablé, immobile, les regardant s'éloigner, mais il tressaillit tout à coup en entendant une voix prononcer tout bas son nom derrière lui. Il se retourna : c'était Joaquin, qui lui dit brièvement :

Ce soir, à la nuit tombante, nous partirons ensemble, si tu veux, et quand nous les rencontrerons à moitié route, ils ne pourront plus nous renvoyer.

Pendant les deux premières journées de marche, les boucaniers ne virent pas un ennemi dans les solitudes qu'ils traversèrent ; mais vers la fin de la troisième, Michel le Basque aperçut une légère fumée qui s'élevait du milieu d'un petit bois de palmistes épinés. Le guide demanda la permission d'aller à la découverte. Le Léopard refusa et se glissa lui-même dans le bois avec Grammont, mais quelle fut leur surprise, quand ils furent à portée de vue, de reconnaître Joaquin

Montbars et Vent en Panne qui soupaient tranquillement d'un quartier de sanglier fumé, et qui, sans bouger, sans échanger un regard entre eux, sentant par instinct le poids des regards qui les observaient et l'inquiétude d'un péril quelconque, saisirent nonchalamment leurs fusils placés devant eux comme par un mouvement de distraction, sans but, et les armèrent le plus doucement possible.

Mais le vieux chef cria aussitôt : Léopard ! et s'avança vers eux avec Grammont. Joaquin l'attendit en baissant les yeux.

—Malheureux enfant, tu es donc fou ! lui dit le boucanier avec un accent plus tendre que courroucé. Est-ce ainsi que tu apprends à obéir ! Tu mériterais d'être renvoyé à l'instant au port de la Paix, mais le danger serait encore plus grand que celui de venir avec nous.

—Mais, s'écria Grammont, voyez donc cette cargaison de ballots et de tonneaux, Léopard !

En effet, une pile de ballots était entassée sous les palmistes avec trois ou quatre barils cerclés de fer.

—Vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps en route, mon oncle, répondit Joaquin avec un sourire caressant. Nous avons trouvé cette pacotille abandonnée à la garde de quelques *luceros* qui ont voulu faire les méchants avec nous, et, ma foi, nous les avons mis en déroute, et les ballots nous sont restés.

—Bien travaillé ! dit Grammont.

Le Léopard fronça le sourcil.

—Imprudent ! répliqua-t-il, tu triomphes d'une folie qui va attirer sur notre troupe la surveillance des Espagnols et perdre peut-être notre expédition.

Puis il ordonna qu'on fit halte dans cet endroit, et pendant le repas il alla visiter, accompagné seulement de son engagé, la prise de Joaquin, afin d'en rendre un compte exact, suivant l'usage lors du partage général. Elle consistait en cochenille, indigo, jalap, mecoachan et salsepareille.

Tout à côté l'engagé, qui examinait le contenu d'un des tonneaux, s'écria :

Maître, voici quelque chose de plus lourd, qu'il importe de vérifier.

Il renversa le tonneau et fit tomber à terre quelques saumons (lingots) de plomb.

—C'est étrange ! dit le Léopard.

Et tirant un de ses couteaux de chasse, il se mit à couper le lingot. Sous la croûte de plomb, il vit bientôt briller une couche d'argent massif.

—Joaquin a débuté par une magnifique prise, reprit-il. Ces tonneaux contiennent bien trois cents saumons d'argent environ. Mais n'en parlons pas à nos compagnons. L'inquiétude de perdre ce riche butin leur ôterait le courage d'aller en avant.

Au même instant il prêta l'oreille, croyant entendre un pas léger bruir près d'eux, il crut même voir étinceler dans le feuillage deux yeux ardents fixés sur lui. Mais dans le mouvement qu'il fit pour s'élançer, ses pieds s'embarassèrent à des lianes pendantes. Il tomba, et quand il se releva, tout était tranquille autour d'eux.

—Je crois avoir reconnu le regard de notre guide catalan, dit le boucanier.

—Bah ! vous êtes trop défiant, répartit l'engagé. Pour moi, je n'ai rien vu ni rien entendu. Mais je crois qu'il est temps d'aller souper, et c'est à quoi le guide pense lui-même beaucoup plus qu'à nous épier, car je l'aperçois là-bas qui vide une outre avec beaucoup de dextérité.

Le Léopard secoua la tête d'un air de doute, mais ne répliqua rien.

Le jour suivant, nos aventuriers eurent à traverser une rivière dont le courant était assez fort. Le guide déclara qu'il connaissait un gué et demanda à aller à la découverte. Le chef y consentit quand l'engagé lui eut dit à voix basse : En lui donnant deux gardiens robustes et bons nageurs, que risquez-vous ?

On confia le soin de le surveiller à Joaquin et à Michel le Basque. Mais une fois au milieu du courant, les deux aven-

turiers se sentirent soudainement le cou serré par un poignet de fer, et pendant qu'ils se débattaient, le guide plongea et disparut. Ce fut en vain que toute la troupe s'éparpilla le long de la rivière, et que Joaquin et Michel fouillèrent la rive opposée : on ne put le retrouver.

Cet événement commença à inspirer quelques appréhensions. Mais ce fut bien autre chose quand, après deux autres journées de marche, nos aventuriers se trouvèrent égarés dans une savane d'une prodigieuse étendue. Déjà l'azur du ciel commençait à prendre une teinte plus sombre ; pourtant l'imense savane était encore éclairée par cette frange d'or et de pourpre qui étincelait à l'horizon. Pas un flacon de nuage ne pommait la tenture bleue du firmament ; la plaine, échauffée tout le jour par le soleil ardent, frémissait du bourdonnement des insectes. Les boucaniers, épuisés de fatigue, cherchant en vain un filet d'eau perdu sous le sable, une citerne à demi tarie, un bouquet d'arbres qui étendit sur leurs têtes son parasol de feuillage, commençaient à sentir leurs yeux éblouis par les fascinations du mirage. Ils croyaient voir au loin onduler de grands lacs, reluisant au soleil comme des miroirs d'acier ; mais plus ils s'avançaient d'un pas rapide, plus les lacs fuyaient devant leurs lèvres altérées et allaient creuser au loin leurs lits fantastiques. Puis c'étaient des mornes qui semblaient vouloir escalader le ciel et l'entr'ouvrir de la pointe de leurs crêtes saavages ; mais ces masses gigantesques ne tardaient pas à s'évaporer comme un assain de vapeurs. Enfin quelquefois un boucanier poussait un cri de joie : il venait de découvrir une ville ; il distinguait la flèche élançée de l'église, les remparts, les fossés, les terrasses des maisons embaumées par les oranges ; mais bientôt la flèche s'effilait au point de devenir imperceptible, les terrasses s'abaissaient, les remparts croulaient et le sable finissait toujours par combler les fossés. Le flair des chiens était perdu comme l'expérience de leurs maîtres était inutile ; car le sable, ainsi que le flot de la mer, ne gardé aucune trace : un souffle de vent y balait l'empreinte d'une armée.

Le courageusement troublait peu à peu les cœurs de nos braves compagnons. Ils eussent aimé à rencontrer des ennemis ; mais que pouvait le courage contre cet océan de sable qui tourbillonnait autour d'eux, qui à chaque instant se creusait devant leurs pas en sépulcres béants ? Pendant cette marche terrible, ce guide ou plutôt cet espion qui les a trahis, rassemble peut-être des bandes d'Espagnols. Eh bien ! ils aimeraient mieux voir apparaître une armée entière d'ennemis, que de contempler ce ciel tout à la fois magnifique et sinistre. De tous leurs vœux ils appellent des nuages, une tempête, un ouragan ; mais Dieu est sourd à leurs prières, le crépuscule répand son ombre et les étoiles s'allument successivement, comme des lustres de fêtes à la voûte céleste.

Enfin les boucaniers dressent leurs tentes, d'après l'ordre du Léopard. Les chiens se couchent haletants sur le seuil et s'endorment, la langue pendante, le museau creusant le sable. Le vieux chef se retire, après avoir placé les sentinelles, dont les yeux ne tardent pas à se fermer et qui s'assoupissent d'un sommeil fébrile. Le désert tout entier fait silence.

Dans la tente du Léopard se promènent lentement ce brave aventurier et son nouvel engagé. Mais tous deux ont quitté le rôle qu'ils affectaient pendant la journée : le vieillard a le front découvert devant le matelot anglais et lui dit d'une voix tremblante :

— Nous n'avons plus de provisions. Encore un jour de marche inutile et nous sommes perdus. Et je n'aurai pas tenu ma parole !

— Cet infâme Catalan nous a trahis. Ce n'est pas votre faute, mon vieux Léopard. Qui peut vous accuser ? C'est ma folle confiance...

— J'ai eu tort, répond sourdement le boucanier ; je devais vous résister, je devais mieux le surveiller. J'ai été faible et crédule. Je suis un homme déshonoré.

— Calmez-vous ! dit l'engagé. Demain peut-être nous parviendrons à sortir de cette savane.

— Jamais, peut-être ! murmura le Léopard. Mais qui vient ? s'écria-t-il en entendant le sable crier sous des pas précipités.

La portière de la tente se relève, et Joaquin entre brusquement en disant :

— Alerte ! mon oncle, nous avons été vendus. Nous sommes cernés par une cinquantaine.

— Ah ! s'écria le vieux boucanier en relevant fièrement sa tête basané, voici donc les ennemis ! Si nous devons mourir, ce sera sur des cadavres espagnols, sur un sable rougi de leur sang. Nous mourrons bravement, en gens de cœur et non en chiens malades. A moi, ma bonne arme, ajouta-t-il en serrant son fusil dans ses mains, tu rendras encore un dernier service à ton maître. Tu ne te rouilleras pas enterrée dans ce désert.

Joaquin fut ému en voyant l'enthousiasme juvénile du Léopard. Mais le calme insouciant de l'engagé, dont le regard était resté terne, qui n'avait pas fait un geste ni prononcé une parole, l'indigna. Il allait lui adresser quelque sanglant reproche, quand cet homme singulier, se tournant du côté du boucanier, qui venait de faire deux pas vers l'entrée de la tente, lui dit simplement :

— Remember, souviens-toi.

Jamais un changement si prompt ne s'opéra au coup de baguette d'une fée. L'ardeur du chef s'éteignit soudainement ; les rides de son front se creusèrent en plis plus profonds, et Joaquin vit alors pâlir ses joues cuivrées. Ses lèvres remuèrent, et à coup sûr, si la source des larmes n'eût pas été tarie sous ses paupières brûlées, il eût pleuré. Tout son corps trembla comme la feuille ; puis poussant du pied avec humeur, son fusil dans un coin, il dit froidement à Joaquin :

— Fais mettre le campement en défense, et d'abord envoie demander aux Espagnols ce qu'ils nous veulent.

Joaquin tomba de son haut en entendant la réponse du Léopard. Quelle magie secrète renfermait donc cette parole qui avait si subitement refroidi le courage de son oncle ? quelle influence mystérieuse pouvait courber sous son joug cet hôte indépendant des forêts ? Il ne put s'empêcher, dans son premier moment de surprise, de s'écrier :

— Ce qu'ils nous veulent ! mais avons-nous jamais eu besoin de le leur demander ? Et eux, ne savent-ils pas que notre but est de délivrer de leur tyrannie les pauvres Indiens et de les débarrasser de leurs trésors volés.

Mais son oncle l'interrompit par un regard impérieux et sévère.

— Nous sommes dans un guépier, répliqua-t-il ; le guide catalan nous a trahis. Combien sont-ils, ces hidalgos de chasse ? Une cinquantaine pour commencer le fandango ! mais tous se tiennent par la manche, et une fois la danse en train, nous aurons une armée sur le dos.

— Qu'importe le nombre ! s'écria impétueusement Joaquin Montbars. Nous pouvons mourir, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure, mon oncle,

— Nous ne pouvons pas mourir, dit sèchement le boucanier.

— La peur a-t-elle jamais compté dans vos calculs, mon oncle.

— Est-ce ainsi que vous parlez au Léopard ! s'écria d'une voix farouche le vieux chef, dont les dents se contractèrent avec force. Croyez-vous que l'âge ait glacé le sang dans mes veines et que j'aie besoin de vos leçons, jeune homme ! Obéissez, vous dis-je !

Joaquin ne bougea pas.

Le Léopard, qui sentait la colère monter à son cœur, s'efforça de continuer doucement.

— Vous vous fiez beaucoup à ce que vous êtes le fils de mon frère, monsieur ! Mais nos règlements me donnent le droit de châtier la désobéissance, ne l'oubliez pas ! Vous dois-je donc compte de ma conduite, et prenez-vous votre cycle pour un lâche quand il força don Ramon Carral à s'agenouiller devant vous ?

Ce souvenir émut Joaquin, et il s'inclina en murmurant : — J'ai eu tort, mon oncle !

— Les balles des Espagnols, reprit le boucanier en tirant

familièrement la moustache de son neveu, peuvent siffler tant qu'elles voudront à mes oreilles, sans faire remuer un poil sur ma figure tannée ; mais aujourd'hui... il faut bien rassurer cet enfant, dit-il en regardant l'engagé. C'est un entêté, comme vous voyez, mais un cœur de fer dans le péril !

L'engagé s'inclina en souriant.

—Vois-tu, Joaquin, continua le Léopard, les Espagnols nous ont tendu ce piège dans un but facile à comprendre. Ils veulent nous faire tous prisonniers pour prouver aux Anglais qu'ils ne doivent plus conserver aucun espoir d'être dégagés par les Frères de la côte. Si nous nous faisons tuer, ou si nous nous rendons, c'est manquer également à notre mission.

—Le croyez-vous, en effet, mon oncle ?

—Oui, mon enfant. Je pense donc qu'il vaut mieux parler et user de ruse pour leur échapper. Si, en leur rendant le butin et en leur faisant craindre un effort désespéré, nous obtenons des conditions honorables...

—Honorables !... une retraite ! dit amèrement Joaquin.

—Maintenant, monsieur, voulez-vous obéir à votre chef ? interrompit le boucanier.

Joaquin se retira en hésitant. Le Léopard et l'engagé se regardèrent. Ce dernier tendit sa main avec émotion au prudent aventurier :

—Mon vieil ami, lui dit-il, faites tous les sacrifices possibles pour éviter le combat ! mais s'il fallait pourtant en venir à cette extrémité, ma main connaît le poids d'une épée, et vous me trouverez toujours à côté de vous !

—J'espère que nous n'en serons pas réduits là, répondit le boucanier. Mais j'entends le refrain guerrier de nos frères. Asseyons-nous et restons aussi calmes que si nous assistions au grand conseil, au port de la Paix !

Il alluma son cigare à celui de l'engagé, et tous deux s'accroupirent sur les nattes, avec la gravité d'un pacha entouré de sa cour, de son bourreau et de son tigre favori.

Peu après Joaquin Montbars entra dans la tente, précédant un alferéz (enseigne) et notre ancienne connaissance Eusebio Carral. Le premier avait la main sur la garde de son épée, le second sur les grains d'ébène de son chapelet. Tous deux portaient la tête haute.

Le boucanier regarda les envoyés avec indifférence, et entre deux bouffées de tabac demanda laconiquement à Joaquin :

—Pourquoi amenez-vous ici ces prisonniers, monsieur ?

A ce début singulier, Eusebio regarda avec inquiétude son compagnon. Mais l'alferéz, poussant un éclat de rire, s'écria :

—Les prisonniers ! Ah ! ce diable incarné est toujours plaisant. Mais c'est vous, honnête gibier de potence, qui êtes notre prisonnier.

—Que veut dire ce fou, Joaquin ? dit le boucanier en haussant les épaules.

—Ce fou, répliqua l'alferéz avec hauteur, vous déclare qu'il parle au nom de don Christoval de Figuera, qui vous entoure à cette heure avec huit *cinquantaines*, prêt à exterminer tous vos bandits jusqu'au dernier si vous n'acceptez pas toutes ses conditions.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut se reporter par l'imagination à cette époque, et s'identifier, pour ainsi dire, avec la terreur que le nom seul de flibustier inspirait aux Espagnols. La plupart de ces derniers regardaient presque les pirates comme des démons invulnérables, que des talismans mettaient à l'épreuve des balles et des coups d'épée. L'audace de ces écumeurs de galions passait en effet les limites du possible. La prise de Granada et celle de Maracaibo tenaient du fantastique.

Les Espagnols, en offrant à leurs ennemis surpris et qu'ils se croyaient sûrs de vaincre cette fois, des conditions jugées inacceptables, avaient été dominés, à leur insu, par une secrète hésitation à tenter cette lutte désespérée ; et ils pensaient que si, par un hasard inouï, les Frères de la côte se montraient lâches, leur triomphe à eux serait bien plus complet en laissant quelques-uns des aventuriers survivre pour raconter ce honteux désastre.

Cette victoire accomplie sans perdre de leur côté une seule goutte de sang devait bien mieux détruire le prestige attaché à l'héroïsme inflexible de ces ladrones.

Le Léopard fit signe à Joaquin de relever la portière de la tente et d'appeler ses compagnons.

Les boucaniers entrèrent silencieusement. Quand le Léopard eut vu toutes ces figures mâles et bronzées se tourner avidement vers lui, il demanda avec calme aux Espagnols étonnés :

—Peut-on savoir, sénor alferéz, quelles sont ces conditions ?

L'alferéz lui-même ne put maîtriser son étonnement et regarda avec attention le visage du boucanier avant de répondre :

—Il faut d'abord que vous regorgiez tout le butin que vous avez volé depuis que vous avez quitté le port de la Paix.

Il se fit un profond silence.

—Pauvre butin ! répondit le Léopard. Nous vous le rendons volontiers, car il embarrasserait notre marche.

Les boucaniers se regardèrent les uns les autres ; puis retenant leur respiration, ils écoutèrent avec une anxiété croissante. Joaquin sentait la rougeur de la honte lui monter au front.

—En quoi consiste ce butin ? reprit l'alferéz avec un accent singulier.

—En cochenille, jalap, mecoachan et en indigo, je crois, répliqua insoucieusement le Léopard.

—Est-ce tout ? demanda l'alferéz.

—C'est tout, répéta le boucanier.

—Vous mentez ! dit l'Espagnol d'une voix éclatante qui ne sembla pas inconnue à Joaquin.

—Ah ! je mens ! s'écria le Léopard en pâlisant et saisissant son fusil d'une main tremblante tandis qu'un éclair de rage luisait dans son regard. Eusebio reculait déjà de terreur. Mais en se retournant, le boucanier vit la figure impassible de son engagé. Il lâcha son arme aussitôt, baissa les yeux, et répéta doucement, avec un sourire railleur :

—Ah ! je mens ! Pas un homme vivant ne saurait se vanter de m'en avoir dit autant que vous, jeune barbe !

Les Frères de la côte se regardèrent encore avec stupeur. Puis l'un d'eux murmura :

—Le vieux Léopard raille ! il s'amuse !

—Voyez comme il mord le bout de sa moustache grise, dit un autre. Il crève de rire, le sournois, avec son air calme !

—Il médite quelque ruse diabolique.

—Il fait patte de velours ; ça ne lui arrive pas souvent.

Eusebio devenait de plus en plus inquiet et regardait derrière lui. L'alferéz conservait sa physionomie hautaine. Le cercle des boucaniers se rétrécissait autour d'eux. Quelques couteaux de chasse sortaient à moitié de leurs étuis de peau de crocodile. Le Léopard reprit d'un ton presque jovial :

—Et votre seigneurie voudrait-elle m'expliquer en quoi j'ai menti ?

—Dans votre compte vous avez oublié les trois cents saumons, vertueux chef, répliqua l'alferéz avec le même son de voix qui avait déjà frappé Joaquin.

—Les saumons ! s'écria le Léopard, fort surpris, en jetant un regard perçant sur l'Espagnol ! Ah ! vous savez... mais, que voulez-vous faire de trois cents saumons de plomb ?

—Vous mentez encore !

Le boucanier tressaillit comme un taureau piqué dans l'arène par une flèche ardente.

—Je parle de trois cents saumons d'argent, continua l'alferéz.

—D'argent répétèrent tous les aventuriers, dont la cupidité s'émut à cette étrange nouvelle. Impossible !

—Ah ! mes braves, votre digne chef ne vous avait pas parlé de cette portion de butin, et pourtant il la connaissait bien, car je l'ai vu moi-même rogner un de ces saumons pour s'assurer de leur valeur.

Eusebio lui fit signe de se taire. Mais il n'était plus temps.

—Tu m'as vu ! cria le Léopard d'une voix tonnante. Ah ! je ne me trompais pas, misérable ! C'est toi qui nous as trahis. Tu es le guide catalan, réponds ; tu es le guide !

L'alferez pâlit. Mais il répondit :—Oui !

—Eh bien ! dit avec force Joaquin, tu n'es plus sous la sauvegarde de ta mission. Les traîtres sont hors le droit des gens. Ah ! c'est toi qui es venu te glisser parmi nous, comme un reptile rampant dans les hautes herbes ! C'est toi qui as bu dans nos verres et chanté le cri de guerre avec nous, et qui d'avance, en riant, au fond de ta pensée, désignais la place du poignard sur nos poitrines, et appuyais sur nos fronts le canon des fusils espagnols ! Tu as vendu tes regards, tes serments, ta conscience, oh ! lâcheté ! Mais aucun de nous que tu regardes comme des brigands, aucun, sais-tu bien, n'eût voulu faire ce métier infâme ! Un espion ! et tu as osé entrer dans l'ancre du Léopard, et tu as cru que tu en sortirais la tête haute ! Mais nous sommes maîtres de ta vie, entends-tu ?

—D'un seul mot, d'un seul cri, je puis vous faire écraser par quatre cents Espagnols, répliqua fièrement l'alferez.

—Oui, dit gravement Joaquin, mais auparavant justice aura été faite ! Ah ! si tu étais bravement venu suivre nos traces au péril de ta vie, écouter le bruit de notre marche, l'oreille collée au sol, épier l'empreinte de nos pas sur les feuilles humides qui tapissent les sentiers des forêts, alors tu aurais rempli loyalement ton devoir. Mais une trahison comme la tienne ne mérite aucune pitié. Léopard, ajouta-t-il en se tournant brusquement vers le boucanier, qui sera l'exécuteur de cet homme ?

—Personne, répondit froidement le vieux chef. Senor alferez, les trois cents saumons vous seront rendus. Est-ce tout ?

—Mais, mon oncle, s'écria Montbars, qui venait de se faire apporter un de ces lingots par un engagé et de couper avec sa mancheta la couche de plomb :—Ils sont véritablement d'argent massif.

—Je le sais, dit le Léopard.

Un murmure de surprise circula dans les rangs des boucaniers.

—Mais il faut les rendre, continua le chef.

On entendit quelques imprécations, Joaquin restait anéanti.

—Est-ce tout ? demanda de nouveau le Léopard.

—Non, dit l'alferez avec un regard féroce.

—Parlez ! s'écria le boucanier, dont le cœur trembla d'une indéfinissable émotion.

Il faut que vous soyez punis du vol, cria Eusebio !

—Punis de vol, vous avez raison ! balbutia le Léopard, qui sentit sa gorge se serrer sous une main de fer et un brouillard s'étendre sur ses yeux.

—Il faut que trois de vos bandits se rendent à discrétion pour être exécutés par la *horca*, l'un devant les tentes anglaises au Port-Margot, les autres devant le hatto de la Rancheria ! dit Eusebio en regardant fixement Joaquin.

Ici les frères de la côte poussèrent un éclat de rire formidable. La proposition du renégat leur parut bouffonne. Le Léopard laissa tomber sa tête dans ses mains glacées ; mais l'engagé se penchant à l'oreille, lui dit quelques mots. Aussitôt il releva son visage, où se peignait l'accablement, et ordonna le silence d'un geste absolu.

—Me laissez-vous le droit de choisir les victimes, dit-il à l'alferez avec anxiété.

—Oui.

Les aventuriers ne comprirent pas le sens de cette question.

—Alors la condition est acceptée, reprit le Léopard. Vous pouvez l'annoncer à don Christoval de Figuera, senor !

Cette fois les boucaniers avaient trop bien compris, quelle que fût leur confiance dans le chef héroïque qu'ils s'étaient donné. Il restaient confondus, terrifiés, mais silencieux. Enfin l'un d'eux, Grammont, prononça ce seul mot : *Traydor !*

Le Léopard lui dit froidement :

—Sortez des rangs, Grammont. Je vous pardonne l'insulte pour mon compte. Mais elle mérite la mort. Vous serez livré. Une mort honorable, Grammont. Vous mourrez pour vos frères !

Grammont croisa ses bras sur sa poitrine d'un air sombre

et s'avança près des Espagnols, sans prononcer une parole. Mais un autre aventurier, le fameux Michel le Basque, emporté par sa fougue méridionale, s'élança alors devant le Léopard.

—Tu peux me livrer aussi, j'y consens, s'écria-t-il ; mais tu ne m'empêcheras pas de parler. De quel droit fais-tu ainsi marché de notre sang et de notre vie, lorsque nous avons des armes ? Crois-tu que nos yeux aient désappris à viser, et que le sabre vacille dans nos mains affaiblies ? Le Léopard a-t-il peur pour la première fois de sa vie ! ne vaut-il pas mieux mille fois mourir en frères, les uns à côté des autres, que d'acheter un salut honteux par les tortures et l'agonie de nos compagnons ! Mais non, c'est impossible ! avoue que tu as voulu bafouer l'Espagnol, et que tout à l'heure tu vas redresser la tête, pousser le cri de guerre et nous conduire bravement contre cette canaille ? Ah ! déjà ton œil brille ! je reconnais mon vieux Léopard. Je me disais bien que mon *matelot* ne pouvait manquer de cœur.

—Oui, dit alors le Léopard en souriant avec calme et portant la main à sa longue barbe inculte. J'avais tort, et tu viens de me donner une heureuse idée, Michel. Je remplirai mon devoir, et personne n'aura pu dire, du bout des lèvres ou même du fond de sa pensée, un seul instant, que j'étais un lâche !

—Vous vous rétractez donc ? demanda Eusebio avec inquiétude.

—Non ! répondit le boucanier en se levant. Mes frères, continua-t-il en s'adressant aux aventuriers qui suivaient cette scène avec l'intérêt avide d'un savant qui cherche à s'expliquer le sens d'un hiéroglyphe ; mes frères, vous savez que, d'après nos règlements, je suis votre maître absolu jusqu'à notre retour au port de la Paix, et que je ne vous dois auparavant aucun compte de ma conduite. N'est-il pas vrai ?

—C'est vrai ! répondirent tous les chasseurs avec l'expression d'un morne accablement.

—Mais, ajouta-t-il, comme il n'est pas juste de faire perdre à l'association les jeunes bras vigoureux, les cœurs pleins de sève, lorsqu'il y a des têtes ridées, des membres que l'âge raidit déjà, en un mot de vieilles carabines dont la poudre est éventée, —c'est moi qui serai le compagnon de Grammont !

Et tendant la main à ce dernier et à Michel le Basque, il leur dit :

—M'en voulez-vous encore, camarades ?

Grammont le regarda avec admiration, tandis que Michel s'écriait :

—Pour le coup c'est trop fort, vieil entêté ! Ah ! voilà donc ce que tu appelais une heureuse idée !

Les aventuriers s'écrièrent alors :

—Non ! non ! il ne partira pas ! nous ne le laisserons pas partir !

Le Léopard leur dit rudement :—Silence !

Et ils se turent. Puis, se tournant vers Joaquin :

—Tu me remplaceras dans le commandement, Montbars, ajouta-t-il en regardant une dernière fois avec affection le mâle visage de son jeune neveu.

—Non ! répondit Joaquin.

—Monsieur !

—Non ! pas dans le commandement, continua ce brave enfant, mais à la potence !

—Jeune fou ! tu n'y penses pas, dit le Léopard en lui prenant la main. Le jeune chêne vert doit-il tomber sous la hache avant le vieux tronc rongé par la mousse ! Est-ce l'ordre de la nature ? A quoi suis-je bon maintenant, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, si ce n'est à mourir en plein air comme j'ai vécu, moi, l'hôte sauvage des forêts de Hispaniola ?

—Non pas ! murmura Joaquin. Nos frères ont besoin de votre expérience. Vous seul connaissez les moyens d'atteindre le but de cette expédition et les tirer du danger !

—Oui, oui, répéta toute la troupe : chacun de nous plutôt que le Léopard !

Cette réflexion frappa comme la foudre le vieux boucanier,

qui échangea un regard de desespoir avec l'engagé, et se frappant le front avec rage, il s'écria :

—Ainsi, je ne puis pas même mourir, moi !

—Je suis prêt à partir, senores, dit Montbars ; et il s'avança vers les Espagnols.

Un silence profond régnait dans la tente.

Le boucanier, qui avait souri à la pensée de se sacrifier, semblait n'avoir plus ni mouvement ni pensée depuis la proposition de Joaquin. Il le laissait s'éloigner. Mais quand le jeune homme fut à l'entrée de la tente, le Léopard souleva lourdement sa tête, et le regardant d'un œil terne, comme s'il se réveillait d'un songe pénible, il lui dit ces seuls mots :

—Où vas-tu donc, Joaquin ?

Mais sa voix si douce, était si brisée, que Michel le Basque serra violemment le bras de l'alferez, et que tous ces rudes frères de la côte baissèrent leurs yeux à terre, comme si pour la première fois de leur vie ils y eussent senti rouler des larmes.

A cet appel si touchant, Montbars s'arrêta sentant ses pieds se clouer au sol.

L'alferez sourit :

—Allons ! vous avez peur, avouez-le ! Laissez le vieux venir avec nous.

—Marchons ! dit fermement Montbars en haussant dédaigneusement les épaules. Et il avança encore.

Mais d'un bond le Léopard se trouva à son côté.

—Vous ne m'écoutez pas, vous ne daignez pas me répondre, monsieur ? De quel droit partez-vous ainsi sans ma permission, sans mon ordre ?

—Bien ! dit Michel le Basque ; car c'est son sang, cet enfant, le fils de son frère.

—Oui, le fils de mon frère bien aimé, murmura sourdement le boucanier. Pauvre frère ! je le vois encore courir dans les bruyères, sa main dans ma main ! Comme tu lui ressembles, Joaquin ! son image vivante, en vérité ! et je te livrerais à ces bourreaux pour que la douleur crispât ce noble visage, tachât de sang ces yeux bleus où je retrouve son regard ! Et puis Bernard t'a donné à moi, il a eu confiance en son frère ! Et que lui dirai-je quand, plus tard, là-haut, il me demandera son fils ? Je lui répondrai, n'est-ce pas, ajouta-t-il en éclatant d'un rire farouche, je lui répondrai : Ton fils ? je l'ai livré pour épargner ces vieux membres. Non, tu ne partiras pas, Joaquin. Pense à ton père !

—Pourquoi me parler de lui en ce moment ? Vous êtes cruel ! répliqua Montbars d'une voix altérée.

—Le bon fils ! murmura ironiquement l'alferez.

—Père et mère honoreras afin de vivre longtemps, continua Eusebio.

Le jeune homme repoussa son oncle et fit un pas en avant.

—Mais comprends donc, reprit le boucanier, que tu ne peux partir, toi. Tu es brave, mais ton cœur n'est pas endurci aux outrages que ces montres prodiguent à leurs victimes. Pense qu'ils présenteront aux baisers de tes lèvres un crucifix rougi au feu, et que si tu recules, ils t'appelleront lâche ? Ne regardent-ils pas sans pitié l'Indien attaché au poteau et qui voit, sans se plaindre, fumer, devant lui, ses entrailles ! Tu es trop jeune, Joaquin, tu n'as pas mené comme moi la vie dure des forêts.

—Nous n'avons plus de temps à perdre, interrompit l'alferez. Hâtez-vous !

—Eh bien ! donc, suivez-moi, dit Joaquin Montbars, et vous jugerez si mon courage faiblit devant le supplice, comme le craint mon oncle.

—Arrêtez, senores ! dit encore le Léopard.

—Mon matelot, lui cria Michel le Basque, une grâce !

—Parle ! répondit avec stupeur le vieux chef.

—Laisse-moi partir à la place de ce jeune coq ! Défends-lui de s'éloigner !

—Je vous le défends, monsieur ! ordonna machinalement le boucanier.

—Mon oncle, mon oncle, prenez garde, répondit Montbars. Vous n'êtes donc plus le Léopard ? Voulez-vous le déshonneur

de votre sang ? Si vous ni moi ne nous sacrifions, qui donc oseriez-vous encore désigner pour la mort ?

—C'est vrai... le déshonneur... Eh bien ! va-t'en, va-t'en, s'écria le Léopard en le repoussant du geste, comme s'il eût craint de faiblir dans sa nouvelle résolution. Puis, se retournant vers les aventuriers : Maintenant plus un murmure, dit-il d'une voix tonnante. Ma vie n'était rien, mais je vous ai donné l'enfant de mon cœur.

Les Espagnols se retirèrent alors à pas lents, suivis de Joaquin Montbars, de Grammont et de Michel le Basque. Quand ils furent arrivés au camp de don Christoval de Figuera, Eusebio demanda une escorte pour conduire deux des prisonniers à la Rancheria ; et voyant Joaquin tressaillir à ce nom, il posa sa main sur l'épaule du jeune homme et lui dit :

—Là a été commis le crime, là aussi il sera expié par la mort de l'assassin. Tu vois que ma vengeance a su te chercher même au milieu de ces terribles Frères de la côte, et que leurs armes et leur courage ont été impuissants à te protéger. Que l'âme de don Ramon Carral se réjouisse, car je n'aurai pas laissé longtemps son meurtrier vivant sur la terre !

Puis il ajoua avec un sourire cruel :

—Et remercie-moi, Joaquin Requiem, car tu reverras pour la dernière fois ta noble maîtresse dona Carmen de Zarates !

Joaquin pâlit ; mais l'escorte se mit en marche et Eusebio ne put jouir longtemps du trouble que ses dernières paroles avaient jeté dans le cœur du jeune pêcheur de perles.

Cependant les boucaniers étaient sortis de la savane après quelques heures de marche forcée. Ils gravissaient une petite colline couverte de cocotiers, lorsque le Léopard, qui était à leur tête, poussa tout-à-coup une de ces exclamations sourdes dont la prudence lui avait fait une loi dans les solitudes des forêts, et son visage sombre s'éclaira en même temps. Quand ses compagnons l'eurent rejoint, il leur montra d'un geste triomphant le panorama qui s'étendait devant eux. C'était le port Margot occupé par les vaisseaux anglais, qu'entourait comme une ceinture la flotte espagnole. Les tentes britanniques étaient dressées dans la plaine.

Une foule de soldats et d'émigrants se pressaient en groupes confus autour d'une sorte de poteau que l'on discernait mal dans l'aube encore douteuse du matin. Les regards de tous les boucaniers se dirigèrent vers cet endroit. Peu à peu le ciel devint plus limpide ; le vent du matin chassa les vapeurs floconneuses dans lesquelles se noyaient les dernières étoiles. Le poteau se détacha mieux sur le fond plus pur et plus azuré de l'éther. C'était un gibet. Le Léopard redevint sombre.

A ce gibet il vit pendre un cadavre. L'aurore perceait l'horizon de ses rayons roses. Nos aventuriers poussèrent un cri terrible. Ce cadavre était celui de Grammont.

Cette vue enflamma d'une expression menaçante leurs figures sauvages. Ils lancèrent sur le Léopard et sur l'engagé des regards farouches ; puis ils se disposèrent à descendre la colline, comme une marée furieuse qui déborde une digue pour aller conquérir ce cadavre, ou se faire tuer au pied du gibet.

Mais alors l'engagé se jeta au devant d'eux, et arrachant sa cape de foutré râpé, sa chemise de toile rougeâtre et son large caleçon, il leur apparut en uniforme de capitaine de vaisseau anglais et leur cria :

—Oui, mes amis, nous vengerons Grammont dans des flots de sang espagnol ! C'est moi, Richard Blake, amiral de la république d'Angleterre, qui vous le jure !

A ce nom, à ces paroles, les boucaniers s'arrêtèrent comme pétrifiés et regardent avec une curieuse admiration ce grand homme de mer.

—Mais après tant de sacrifices, reprit l'amiral, il ne faut pas compromettre notre succès par une tentative insensée. Il faut au contraire que vous restiez cachés dans ce bois, tandis que je chercherai à pénétrer secrètement avec votre chef jusqu'aux tentes de mes soldats et de mes marins. Cette nuit nous vous rejoindrons à la tête des premiers, sans bruit et sans bataille, et nous atteindrons l'endroit où nous attendent

les barques de l'Olonnais avant que les Espagnols se doutent seulement de notre départ.

—Et nous leur reprendrons la Tortue ! s'écria le Léopard. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai cru pouvoir livrer trois de nos frères ? C'est que j'avais promis à M. du Rossey qu'à tout prix sir Richard Blake parviendrait au port Margot et nous rendrait les alliés que nous envoie Cromwell. Doutez-vous encore de votre vieux compagnon ?

Les boucaniers serrèrent tous la main du Léopard, et Pi-trians lui dit :

—Tu vaud mieux que nous, car nul autre n'eût eu le courage de se laisser outrager et soupçonner de trahison pour sauver toute la famille des Frères de la côte.

—Mais Montbars et le Basque ? dit une voix. Le Léopard resta immobile et murmura :

—Veut-on me faire regretter ce que j'ai fait ?

—Peut être arriverons-nous à temps pour les sauver, eux aussi, reprit l'amiral. Suivez-moi donc, maître.

Et entrant dans la tente du Léopard qu'on venait de dresser, ils prirent chacun le costume des *monteros* espagnols. Puis se glissant dans les fourrés de mangles et de raquettes qui tapissaient ce flanc de la colline, ils ne tardèrent pas à disparaître aux yeux des aventuriers.

Le lendemain de ce jour, Joaquin et Michel le Basque arrivèrent de leur côté à la Rancheria, sous la conduite de Eusebio Carral, qui veillait sur sa proie avec un soin d'avare. On les renferma d'abord dans le cachot des esclaves, sorte d'*in pace* où les pieds des captifs s'engourdisaient dans une mare d'eau verte et glacée, où leur corps se ployait et leur tête se courbait sous une voûte trop basse, où un peu d'air chargé de miasmes infects ne leur parvenait que par un soupirail étranglé. Les deux aventuriers n'y échangèrent pas une parole.

Mais on ne tarda pas à les mettre en *capilla*, suivant l'usage observé par les pieux Espagnols envers les condamnés à mort. La chapelle ardente est un gîte plus terrible que le plus lugubre cachot, car on n'en sort que pour aller au supplice. Michel le Basque sourit pourtant quand il y entra. La *capilla* se composait de deux chambres sans fenêtres ; la première était meublée uniquement d'un banc et d'une lanterne accrochée au plafond ; la seconde, carré long de six pas et large de quatre, était orné d'un autel, sur la nappe blanche duquel s'élevait un crucifix de bois et brillaient quatre cierges. Quelques images de la madone étaient collées au mur ; des nattes couvraient le plancher. Dès que les prisonniers furent seuls, le Basque jeta un regard satisfait sur la *capilla* et dit à Joaquin :

—A la bonne heure ! Ici, du moins, nous ne resterons pas les bras croisés comme des grenouilles qui dorment au fond d'un marais. Ce moine imposteur croit que nous allons attendre son bon plaisir pour tendre bien docilement le cou au *senor Verdugo*. L'imbécile ! il nous a laissés les armes pour nous venger, et, vive Dieu, la vengeance sera belle !

—Quel est ton projet ? lui demanda le jeune homme étonné.

—C'est de célébrer notre mort par une magnifique illumination, mon brave Montbars, et de nous allumer un bûcher assez vaste pour que le digne moine et une partie de sa séquelle puissent y périr avec nous !

En même temps Michel le Basque saisit un des quatre cierges et continua froidement :

—Je vais mettre le feu à la *capilla*, et du diable si, avec le vent qui souffle aujourd'hui, le *hatto* n'est pas un château de cendres avant le temps de réciter cinq *pater* et cinq *ave* !

Il pencha en même temps le cierge sur le crucifix de bois.

—Arrête ! s'écria Joaquin avec angoisse, car il pensa au danger que courait *donna Carmen*, et son cœur se serra d'épouvante.

—As-tu donc peur de mourir ? lui demanda dédaigneusement le Basque.

—Non, répondit Joaquin, mais je ne veux pas laisser croire à ces Espagnols que j'ai eu peur de leurs supplices, que j'ai craint de voir mon cœur faiblir devant leurs menaces et leurs outrages !

—Bien ! dit le Basque, tu es le digne neveu du Léopard.

Et il replaça le cierge sur l'autel ; puis il garda, comme dans le cachot, un morne silence.

Donna Carmen savait que Eusebio avait ramené deux boucaniers prisonniers ; mais elle devait ignorer, jusqu'au moment de l'exécution, que l'un d'eux était ce Joaquin Requiem dont le souvenir l'avait sans cesse poursuivie depuis la nuit fatale de leur dernière entrevue.

Et elle sonna sa négresse qui vint l'aider à revêtir son élégant costume de chasse.

Quand sa toilette fut terminée, elle descendit dans la cour du *hatto*, monta son cheval alezan, et suivie d'une douzaine de ses esclaves chasseurs, en pourpoint de drap vert et en larges pantalons blancs, elle frôla du talon les flancs de l'animal et partit au galop. Mais à la porte d'entrée du *hatto*, le cheval s'arrêta soudainement devant un spectacle lugubre.

La *horca* (potence) venait d'être dressée ; elle se formait d'une épaisse solive fixée horizontalement dans deux poutres perpendiculaires assujéties au sol par d'autres pièces de bois qui lui servaient de bases.

Deux escaliers montaient de front à la solive horizontale et s'y cramponnaient fermement. Entre deux haies de *lanceros* s'avançaient vers la *horca* les deux boucaniers, le corps enveloppé du *saco*, blouse de toile blanche ; la tête coiffée du *gorro*, calotte d'un vert pâle, et cachée sous un long voile noir. Ils étaient suivis d'une foule de pêcheurs, d'Indiens et d'esclaves presque nus, qui les accablaient d'imprécations et de huées.

Le premier des condamnés allait bientôt passer devant *donna Carmen*. A mesure qu'il s'approchait, la jeune fille se sentait plus violemment agitée d'une terreur instinctive.

Le boucanier, qui tenait sa tête baissée sous la voile, ne l'avait pas encore aperçue ; mais quand il se trouva devant la porte du *hatto*, le condamné s'arrêta et releva vivement la tête.

Donna Carmen, la noble Espagnole, si belle avec son magnifique corsage de velours aux agrafes d'or, aux boutons de diamants, restait pâle et tremblante devant ce boucanier, vêtu d'avance de son linceul, et qui allait mourir sous ses yeux.

Le condamné avait rejeté son voile noir en arrière. Sa figure s'était comme éclairée de l'expression d'une joie suprême ; puis il s'inclina respectueusement, et, calme, il reprit sa marche assurée, comme s'il n'eût pas su que chaque pas le rapprochait du supplice.

Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé une parole ; mais elle, immobile, suivait Joaquin du regard, sentant, dans son propre cœur toutes les angoisses de la mort et ne pouvant ni parler ni agir, si profonde était sa stupeur.

Ses yeux se portèrent alors vers la *horca*. Un nègre d'une taille athlétique, nu jusqu'à la ceinture, les jambes emprisonnées dans un étroit caleçon rouge, montait lentement un des escaliers. C'était l'esclave chargé de l'office du bourreau, *El Verdugo*.

Joaquin montait l'autre escalier. Quand tous deux furent parvenus au dernier degré, ils se regardèrent.

A chaque pas de cette ascension formidable, *donna Carmen* avait souffert comme si le bourreau lui eût marché sur le cœur. Quelque chose de terrible s'agitait dans son esprit, et deux fois elle fit un pas vers la *horca*. Sans doute elle voulait révéler la vérité, elle voulait braver cette honte publique, s'humilier devant ses esclaves, d'un mot abaisser la barrière qui se dressait entre le rang de la noble dame et l'objection des condamnés, arracher sa brillante parure et s'ensevelir sous le *saco funeste* !

Mais quand elle eut vu la main noire et nerveuse du bourreau se poser comme une flétrissure vivante sur l'épaule du jeune homme, sa faiblesse de femme l'emporta, la peur s'empara de son âme, et demandant pardon à Dieu, voulant échapper aux pensées tumultueuses qui tourbillonnaient dans sa tête en feu, elle sauta sur son cheval et s'éloigna à toute bride, suivie de ses chasseurs.

Au même instant un Indien accourut, tout haletant, et s'écria :

— Les filibustiers viennent d'aborder dans les anes du bois de mangles, à la baie de la Hache, partout. Dans quelques minutes ils seront ici. Alerte ! alerte !

— Qu'importe ! s'écria Eusebio en voyant sourire Michel le Basque ; qu'importe ! pourvu que nous ayons le temps d'achever notre besogne !

Mais ses paroles se perdirent dans le tumulte ; le bourreau s'était enfui, les lanceros se précipitaient dans le hatto, les Indiens et les pêcheurs dans la campagne ; les esclaves restaient stupéfiés immobiles, peu soucieux de changer de maîtres.

Eusebio hésita lui-même quelques instants sur le parti qu'il avait à choisir. Enfin il se décida à suivre la direction qu'avait prise dona Carmen, dans l'espoir de la prévenir à temps et de l'empêcher de tomber aux mains des aventuriers.

Les boucaniers et les Anglais arrivèrent presque aussitôt et détachèrent les liens des deux condamnés, au milieu des cris de joie et de triomphe. A peine libre, Michel le Basque promena un regard fauve autour de lui, tandis que le Léopard serrait son neveu sur sa poitrine et que l'amiral lui disait à voix haute :

— Quelle récompense voulez-vous, mes amis, pour votre noble dévouement ? Parlez ! j'engage ma parole que vous obtiendrez ce que vous demanderez !

Alors Joaquin, qui, lui aussi, pensait au salut de dona Carmen, et qui devinait les secrets desseins de Michel le Basque répondit d'une voix fière et calme.

— Nous ne voulons tous deux pour prix de notre conduite que l'honneur d'annoncer les premiers le succès de notre entreprise à nos frères du port de la Paix.

Michel regarda son compagnon avec surprise, mais il dut se résigner au départ en entendant les hurras qui accueillaient la noble réponse de Joaquin. Il murmura seulement :

— Oh ! tôt ou tard je retrouverai cette noble châtelaine, et alors je ne serai plus le criminel qu'on mène à la potence, mais peut-être serai-je le maître absolu à mon tour !

Les boucaniers mirent la Rancheria au pillage et firent une battue dans les environs.

Ils chargèrent sur leurs barques un énorme butin et réunirent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Eusebio Carral. Il ne sortit de son accablement que pour parler à voix basse à une jeune négresse d'une rare beauté sur laquelle il veillait avec un soin inquiet, et qu'il cherchait surtout à protéger contre l'attention des aventuriers.

Mais dans ce moment les dignes Frères de la côte s'occupaient fort peu de leurs captifs, et, sauf deux ou trois Anglais hérétiques qui lancèrent en passant quelques brocards sur Eusebio et sa compagne, qu'ils nommèrent en plaisantant *Jolie Peau d'ébène*, nul des vainqueurs ne fit grande attention à eux. On les laissa rêver tranquillement au sort misérable qui les attendait.

Les aventuriers mirent enfin à la voile et entrèrent triomphalement, après huit heures de traversée, au port de la Paix, avec l'amiral Richard Blake et plus de six cents Anglais. (1)

FIN.

(1) L'épisode qui fait suite au "Pêcheur de Perles" a pour titre les "Frères de la Côte" et paraîtra dans notre prochaine livraison.

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER.

A. FOULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL.

LETRE IMPORTANTE

Montreal, 13 juillet 1886.

M. A. FOULIN, gérant de la Saint Leon Water Company.

Monsieur,
Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Il y a plusieurs années, une femme souffrait de la dyspepsie, brisement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en but depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maux, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.,

ALFRED LAPOINTE,

Forgeron et Ferronnier, 45 rue de Dupré.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT
DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

865, RUE ST-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. — On sollicite une visite.

MADAME GIGUERE & CIE

NO. 710, RUE ST-CATHERINE

viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Camille, Armes, Broderie, Peintures à l'Huile sur Satin

et de l'ouvrage en Cire de toute espèce, etc.

N. B. — Une modiste de première classe est attachée à cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse : 710, Rue St-Catherine.

NUMÉROS PARUS :

- | | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|
| 1. La Goclette Mystérieuse | 12. Nora |
| 2. Un revenant | 13. Le Petit Vieux des Batignoies |
| 3. La Jeune Sibérienne | 14. Une Passion Indienne |
| 4. La Femme au Doigt Coupé | 15. L'épave du Cynthia |
| 5. Les Trois Chercheurs de Pistes | 16. Le Secret de Patrick O'Donoghau |
| 6. La Perle Noire | 17. L'héroïne du Désert |
| 7. Tolla | 18. La Rose Blanche |
| 8. L'Abîme | 19. Le Dernier des Enfants d'Edouard |
| 9. Le Banquier des Pirates | 20. L'incendiaire |
| 10. L'Archipel en Feu | 21. Un Duel au Désert |
| 11. Tancredi de Rohan | |

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - \$1.25
PAYABLE D'AVANCE

LE NUMÉRO, 5 CTS.